

**Avant la publication du Δύσκολος de Ménandre:
quelques observations préliminaires**

Par Victor Martin, Genève

On connaît l'anecdote concernant Ménandre rapportée par Plutarque. Un de ses familiers lui fait remarquer que les Dionysies approchent et qu'il n'a pas encore composé sa comédie. «Par les dieux», réplique le poète, «ma comédie est faite. Le sujet est organisé, il n'y a plus qu'à écrire les vers¹.» Il indiquait par là que la construction de l'action, l'enchaînement des scènes, les mouvements des personnages, tout ce qui confère à une fable dramatique la cohérence et la vraisemblance constituaient à ses yeux le plus gros de la tâche du dramaturge; le dialogue se composait ensuite facilement. Or précisément jusqu'ici cette *oīkonomiā*, à laquelle le poète attribuait tant d'importance et devait en conséquence vouer la plus minutieuse attention, était ce que nous pouvions le moins apprécier dans l'état de notre documentation, aucune comédie ne nous étant parvenue entière. Grâce aux découvertes papyrologiques qui se sont succédées depuis que Jules Nicols a publié en 1898 le premier papyrus de Ménandre, nous pouvons lire dans le texte original des scènes et même des groupes de scènes tirées de quelques-unes de ses pièces. Nous sommes donc bien mieux partagés que les érudits du XIX^e siècle dont la connaissance de ce poète si fameux dépendait des adaptations latines, où la part du modèle est si difficile à distinguer de celle de l'adaptateur, et des passages originaux cités par les auteurs anciens, passages nombreux certes, mais de valeur informative à peu près nulle pour le sujet envisagé ici. Pour nous révéler vraiment les mérites de Ménandre comme architecte dramatique, il fallait une pièce complète et c'est, jusqu'ici, ce qui nous manquait. Cette lacune est aujourd'hui comblée grâce à la découverte du Dyscolos dont la publication, nous l'espérons, ne se fera plus beaucoup attendre. Nous pouvons désormais suivre du commencement à la fin le déroulement de l'action et voir comment le poète s'est acquitté de cette *oīkonomiā* à laquelle il attachait, à juste titre, tant de prix.

La donnée essentielle de la pièce est la simplicité même. Le dieu Pan a inspiré à un jeune élégant de la ville nommé Sostrate une vive passion pour une jeune fille de la campagne qui, par sa piété, s'est attiré les faveurs de cette divinité rustique. Mais la belle a pour père Cnémon, homme revêche et insociable au dernier point qui ne veut pas entendre parler d'un pareil mariage, la condition sociale, l'éducation, les manières du prétendant citadin lui étant antipathiques au suprême

¹ *De gloria Athen. 4: Νη τοὺς θεούς, ἔγωγε πεποίηκα τὴν κωμῳδίαν. ὥκονόμηται γὰρ ή ὑπόθεοις, δεῖ δ' αὐτῇ τὰ στιχίδια ἐπῆσατ.*

degré. On pense bien, et le poète ne laisse du reste à cet égard le moindre doute au spectateur, que tout finira par s'arranger et que la pièce trouvera sa conclusion dans un mariage. Le genre l'exige et, sur ce point, la règle observée ici par Ménandre et peut-être établie par lui, reste toujours valable pour la scène comique. Mais ce résultat ne doit être atteint qu'au dernier acte et il faut auparavant en remplir quatre autres. C'est là que se manifeste à la fois l'imagination et la dextérité constructive du poète. Le lieu de la scène est Phylé au pied du Parnès. Là vivent, dans des demeures voisines séparées par le sanctuaire local de Pan, Cnémon l'atrabilaire et sa fille d'un côté, de l'autre sa femme dont il est séparé et le fils qu'elle avait eu d'un premier mariage antérieur à son union, vite rompu, avec Cnémon, ce fils, Gorgias, étant ainsi le demi-frère de celle dont Sostrate est épris.

Cette situation est exposée au spectateur dans un prologue analogue à celui que l'Aulularia de Plaute prête au dieu Lare.

Ainsi le poète s'est ménagé comme fond de scène trois locaux différents où ses personnages pourront se retirer et dont ils pourront sortir selon les besoins de l'action.

Il est naturel que le jeune amoureux hante les lieux où habite celle qui, pour s'être seulement montrée en train de faire ses dévotions à Pan et aux Nymphes, lui a ravi le cœur pour toujours. Encore fallait-il que son père, indispensable pour la conclusions du mariage, fût présent au moment voulu. A cette fin le poète a ingénieusement imaginé de prêter à la mère du jeune homme une nature superstitieuse se manifestant dans la manie de sacrifier à la ronde sous le moindre prétexte à toutes les divinités locales. Or elle a précisément vu en songe le Pan de Phylé infligeant à son fils une terrible épreuve consistant à bêcher comme un esclave, les entraves aux pieds. Pour détourner ce présage, elle a décidé d'offrir au dieu un sacrifice propitiatatoire dans son sanctuaire-même de Phylé. Qui dit sacrifice dit exécution d'un rite religieux, immolation d'une victime au dieu, mais aussi, faisant suite à la cérémonie, repas réunissant joyeusement tous les assistants. C'est ainsi que successivement gagneront aussi Phylé, à des intervalles requis par les besoins de l'action, les esclaves domestiques de Callippidès (c'est le nom du père de l'amoureux), son épouse, personnage muet, et le cuisinier Sicon, engagé pour abattre la victime et préparer le repas. Tous les personnages étant ainsi réunis sur le même théâtre, mais dans des lieux de séjours séparés, on peut mesurer la dextérité avec laquelle le poète les fait paraître et disparaître selon qu'il a besoin de les réunir ou de les séparer. Cette concentration lui permet aussi de mettre tous ses personnages, à un moment ou à un autre, en contact direct avec Cnémon, occasion excellente pour jeter la lumière aussi bien sur le caractère essentiel de celui-ci que sur les tempéraments variés de ses interlocuteurs.

Cnémon l'atrabilaire, qui donne son nom à la comédie, en est le personnage central. Plus que l'aventure de Sostrate l'amoureux, la peinture de ce misanthrope intéresse le poète. Il se plaît, au moyen des rebondissements de l'action, à en fouiller les divers aspects. Tous ceux qui approchent cet être intractable et ennemi de tous

les hommes, que ce soit pour demander sa fille en mariage ou, comme le cuisinier, pour se faire prêter un ustensile oublié, ne rencontrent de sa part que sarcasmes et rebuffades. Une bonne partie de la pièce est occupée par ces tentatives toujours vouées à l'échec, occasion de scènes souvent plaisantes, d'autres fois plus graves, et toujours révélatrices. Ce sont là, comme il est naturel, des scènes de retardement, et il faudra une série d'accidents culminant au IV^e acte dans la chute de Cnémon au fond du puits de son jardin d'où il voulait retirer différents objets que sa vieille servante y avait laissé tomber, pour que, tiré de là par Gorgias auquel Sostrate prête main forte, il lui confie sa fille pour qu'il lui trouve un époux, lequel sera naturellement Sostrate, car les développements de l'action antérieure ont rapproché les deux jeunes hommes, en dépit de la défiance que le citadin riche inspirait d'abord au campagnard besogneux qui lui attribuait des intentions peu honorables à l'endroit de sa sœur. Ce n'est pas que Cnémon se transforme in extremis en philanthrope. Il montre bien après le sauvetage une certaine générosité envers Gorgias puisque, tout en lui déléguant ses pouvoirs paternels en ce qui regarde sa fille, il lui fait don en même temps de tous ses biens. Mais il entend aussi par là rompre pour toujours toute relation avec le reste des hommes et vivre désormais dans une totale solitude. Il congédie donc même sa vieille servante. En lui prêtant ce redoublement d'insociabilité tout en le laissant consentir, par démission, en réalité, plutôt que par conviction, au mariage de sa fille, Ménandre a su sauvegarder la vraisemblance psychologique bien mieux que l'auteur de l'Aululaire où Euclion se transforme brusquement à la fin en un père généreux d'avare absolue qu'il était jusqu'alors. Sous ce rapport, comme sous celui de la dramaturgie, nous pouvons craindre que la comparaison que permet le *Δύσκολος* ne soit pas très favorable aux comiques latins. En passant par leur mains, les originaux grecs n'ont en tout cas pas toujours profité.

En plus de son intégrité, la nouvelle pièce a le mérite d'être datée. La didascalie qui précède le texte sur le papyrus nous apprend qu'elle fut représentée aux Lénéennes sous l'archontat de Démogénès dont les fonctions ont duré de l'été 317 à l'été 316. Les Lénéennes étant une fête d'hiver, c'est donc aux confins de ces deux années que la pièce fut jouée. Elle a été en conséquence composée en 317. Le poète, né en 342, avait alors vingt cinq ans et nous lisons ainsi une de ses œuvres de jeunesse. C'est là une acquisition importante. Nous possédons maintenant un point de repère et un terme de comparaison daté pour apprécier les autres œuvres du poète qui nous ont été conservées. L'érudition s'exercera sans doute et à juste titre sur le *Δύσκολος* pour y déterminer par quels traits se trahit, dans cette comédie, la jeunesse de l'auteur et ce que son art devra à une maturité plus grande. Peut-être la place assez considérable qu'y tient le comique de mouvement et de situation, en particulier dans la scène finale d'une verve toute aristophanesque, sera-t-elle imputée au fait qu'il était à ses débuts et soucieux de plaire au public mêlé à du théâtre de Dionysos dont beaucoup des occupants ne goûtaient pas autant la fine psychologie que les cabrioles, les bousculades et les altercations.

Quoiqu'il en soit, il nous semble que, dans cette œuvre de début, Ménandre est déjà tout entier. Encore que l'intrigue soit habilement menée et comporte des accidents inattendus et amusants en soi, comme les chutes successives d'objets, puis de Cnémon lui-même, au fond du puits, accidents que rien ne permet de prévoir quand la pièce commence et que le prologue ne laisse pas entrevoir le moins du monde, le *Dyscolos* n'est nullement une pure comédie d'intrigue. La peinture des caractères y tient la première place. Ceci ne se vérifie pas seulement dans le personnage de Cnémon dont le portrait moral est le plus poussé, comme il est naturel, mais aussi dans les autres rôles. Sous ce rapport, celui qui tient la seconde place est Gorgias, ce jeune homme que les épreuves ont précocement mûri, lui procurant, comme l'indiquait déjà le prologue, une expérience de la vie que son âge ne ferait pas prévoir. Mais en même temps cette dure éducation l'a rendu ombrageux et défiant. Il soupçonne facilement les autres et se montre extrêmement susceptible dès qu'il imagine sa dignité menacée. Ces aspects de son caractère sont finement révélés par ses paroles et ses actes en mainte rencontre au cours de la pièce. L'intérêt sympathique que le poète porte à cette figure ne se marque pas seulement au passage du prologue qui le concerne et au développement qu'il donne à son rôle. Il a encore voulu que la pièce ne se terminât pas sans que son sort ne fût réglé d'une manière satisfaisante. Après quelque résistance, due précisément aux traits de caractère qui viennent d'être relevés, Gorgias acceptera en mariage la sœur de Sostrate. On constate en effet que, en ce qui concerne ce dernier, son aventure se termine à la fin du IV^e acte, au moment où Gorgias, devenu par le désistement de Cnémon, le tuteur de sa jeune demi-sœur, la donne pour épouse à Sostrate. Le poète n'a pas voulu que Gorgias, après avoir fait le bonheur de son ami, restât dans la solitude et le dénûment.

Le Ve acte pourvoit à celà dans une jolie scène où Sostrate obtient de son père, d'abord assez négatif pour les raisons matérielles, qu'il consente à accorder sa fille à Gorgias. C'est dans cette conversation du père et du fils que se place la tirade sur la richesse, conservée par Stobée²; à laquelle bien des savants, faute d'en connaître le contexte, ont donné une interprétation erronée. En effet celui à qui elle s'adresse n'est pas un avare mais un père de famille débonnaire et raisonnable. Il n'a rien de commun avec le *durus pater* dans lequel Ovide voit une figure caractéristique du théâtre de Ménandre³. A ce propos il y a lieu de remarquer combien peu typiques mais au contraire finement individualisés sont les personnages de notre pièce. Les trois jeunes hommes Chéréas, Sostrate et Gorgias n'ont guère de commun que leur âge. Chacun a son tempérament propre et réagit à sa manière aux événements. Il en est de même pour les trois esclaves Pyrrhias, Gétas et Daos. Si ils présentent ici et là quelques traits typiques de leur condition, ce qui ne signifie du reste nullement que ces traits ne fussent réels et observés, ils ont chacun leur physionomie et, pour le dire en passant, aucun d'entre eux ne correspond au *servus*

² *Ecl.* III 14, 14 = fr. 116 Koer. (Kock 128).

³ Ovid. *Amor.* I 15, 17.

fallax dont parle Ovide dans le même passage des *Amores* où il est question du *durus pater*.

Ces observations nous amènent à nous demander ce que Ménandre doit à la tradition et ce qu'il y a ajouté de personnel. La question est trop vaste pour qu'on puisse faire ici autre chose que la poser. Remarquons seulement que le *Δύσκολος*, œuvre de début, semble bien pouvoir fournir sur ce point un champ d'étude privilégié. Ménandre, au seuil de sa carrière, devant dépendre davantage de ses prédecesseurs qu'à une étape plus avancée de celle-ci. On notera cependant, à ce propos, que le *Δύσκολος* ne contient aucune allusion à l'actualité ou à des personnes existantes comme on en trouve dans la Samienne (258–261). Parmi les héritages d'un passé plus ou moins éloigné, il faut certainement faire figurer le personnage du cuisinier. Le représentant de la corporation dans notre pièce, Sicon, ne manque d'aucun des travers de ses pareils. Il est indiscret, curieux, bavard impitoyable, infatué de sa dignité professionnelle, encore que la *τέχνη* dont parle le fr. 125 de Koerte (138 Kock) ne soit pas l'art culinaire mais celui d'obtenir en prêt d'une tierce personne quelle qu'elle soit l'objet dont on a besoin. Il ne semble donc pas que la figure de notre Sicon présente des traits bien originaux. Ce qui est plus intéressant, c'est le profit tiré de lui par l'auteur pour la construction de la pièce. Non seulement la présence du cuisinier permet d'introduire des scènes comiques, mais le personnage sert, en plusieurs endroits, à occuper la scène pendant qu'un événement important se déroule hors de la vue des spectateurs. Ainsi au début du IV^e acte quand Gorgias et Sostrate se sont précipités au secours de Cnémon tombé au fond de son puits, ce sont les réflexions plaisantes de Sicon, resté seul en scène, qui remplissent le vide jusqu'au moment où Sostrate vient faire le récit du sauvetage. Le cuisinier a donc ici une fonction constructive, et ce n'est pas la seule fois. Naturellement, les nombreuses tirades de cuisiniers conservées par Athénée dans son Banquet des Sophistes étant isolées de leur entourage, ne fournissent à cet égard aucun renseignement.

Il y a encore un autre personnage qui mérite de retenir l'attention, celui dont la personne est à la fois le point de départ et l'enjeu de toute l'action, je veux dire la fille de Cnémon. L'auteur n'a pas jugé nécessaire de lui donner un nom propre; il ne la fait apparaître que deux fois sur la scène, d'abord vers la fin du premier acte quand l'émotion que lui a causée la perte du seau dans le puits la fait sortir de chez elle éperdue. Elle ne prononce alors que quatre répliques. On ne la reverra qu'au IV^e acte, après le sauvetage de Cnémon, mais cette fois-ci son rôle sera muet; elle se bornera à être là et à écouter. Comme on le voit, sa passivité est totale. Ainsi l'exigeait, à n'en pas douter, les mœurs contemporaines. Une jeune fille, avant son mariage, n'avait pas d'existence personnelle, ne se montrait en public que dans des occasions exceptionnelles comme les fêtes religieuses réservées aux femmes, son sort ne dépendait pas d'elle. Dépourvue d'indépendance et de volonté propre, elle ne pouvait devenir un personnage dramatique. Il faudra de profondes transformations sociales et leurs répercussions sur la vie de famille pour que l'ingénue puisse remplir

sur la scène un rôle actif. De la fille anonyme de Cnémon à l'Agnès de Molière il y a une longue étape. Mais la seconde figure n'en est pas moins pour cela en ligne directe une lointaine descendante de la première. Car au moment où les conditions sociales et politiques exceptionnelles productrices de l'incomparable phénomène représenté par la comédie aristophanesque avaient disparu pour toujours, Ménandre a ouvert à la Muse comique un champ d'action inépuisable en lui enseignant que la source éternelle d'une comédie authentiquement humaine se trouve dans l'observation amusée et perspicace de la société à laquelle le poète appartient. Le théâtre comique, de Ménandre à Molière et au delà, est-il en effet une autre chose, à travers les siècles, que le miroir fidèle où viennent se refléter les menus drames qui agitent les familles, drames dans leur fond toujours identiques mais dont les manifestations extérieures varient au gré des temps et des mœurs ?

L'importance de Ménandre en tant que souche de tout le théâtre comique européen ne peut que grandir avec une connaissance plus approfondie de son œuvre, aussi l'apparition d'une comédie complète de ce poète constitue-t-elle un événement dont la portée dépasse les limites de la littérature antique. Les quelques observations présentées ici, à titre provisoire, n'ont d'autre but que de souligner la chose. Il appartiendra aux savants, après la publication de la pièce, de traiter ce sujet dans toute son ampleur.

Der Anlaß zur zweiten Pythie Pindars

Von Peter Von der Mühl, Basel

Dieses an Hieron von Syrakus gerichtete schwierige Lied leidet darunter, daß man nicht sicher darüber ist, auf was für einen Sieg es gedichtet ist. Damit hängt zusammen, daß über die Datierung verschiedene Meinungen bestehen.

Schon die antiken Gelehrten fragten sich nach dem Anlaß, der den Dichter zu dem Epinikion bestimmte. In der Einleitung der Scholienerklärung zu P II lesen wir darüber eine ausführliche Erörterung, die offenkundig auf Didymos zurückgeht¹ (S. 31 f. Drachmann). Gewiß, der Hersteller des kolometrierten Textes, der in der Überlieferung uns vorliegt, d. h. Aristophanes von Byzanz, muß das Gedicht für ein pythisches Wagenepinikion gehalten haben; er stellt es nach P I, worin Hierons pythischer Wagensieg von 470 gefeiert wird, und vor P III, das die pythischen Siege des Renners Pherenikos erwähnt². Als Ordner der pindarischen Gedichte ist Aristophanes bezeichnet I S. 7, 15 Drachmann.

Aber vor Aristophanes und nach ihm hat man auch anders geurteilt. Unabhängig von den Kategorien, nach denen die Alexandriner einteilten, ist die Bezeichnung, die Timaios (566 Fr. 141 Jacoby) dem Gedicht gab, als er es zitierte; er sprach von einer *θναιαστική* (scil. *ῳδή*). Wir wüßten gern, was er damit meinte; die Einleitung des Didymos dürfte so zu interpretieren sein, daß er dabei an kein Siegeslied dachte.

Kallimachos (450 Pfeiffer), doch wohl in den Pinakes, nannte die Ode eine *Νεμεακή*. Da nichts im Gedicht für einen nemeischen Sieg Anhalt bietet, könnte es so sein, daß Schroeder, Editio maior 63 und Irigoin a. a. O. 33 Recht haben, wenn sie annehmen, schon für Kallimachos habe die in unserer Ausgabe dem ursprünglich letzten Epinikienbuch, dem der Nemeen, praktischerweise angehängte kleine Gruppe der *κεχωρισμέναι* existiert (N IX. X. XI), und er habe P II eben dieser Gruppe zugewiesen. Es würde sich die weitere Frage erheben, ob Kallimachos selber dieses Einteilungsprinzip erfunden hat oder ob er nicht eher (da für den Katalog nicht dieselbe Nötigung vorlag wie für einen Text in Rollen) sich von einer voraristophaneischen Ausgabe hat anregen lassen, d. h. von einer des Zenodot³. Und zu Zenodots Pindarausgabe, die hierin Aristophanes vorausginge, wäre

¹ Vgl. J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare* (1952) 73 f. – Sehr zu vergleichen ist der Kommentar zu Bakhylidés' Dithyramben Oxy. Pap. 2368; zu ihm s. Lobel, Snell⁷ zu carm. 23 und p. 50*.

² Unwahrscheinlich ist, daß er es nur aus praktischen Gründen an diese Stelle rückte.

³ Mit einer Pindarausgabe des Zenodot rechnet Irigoin 32. Wilamowitz hatte, *Textgeschichte der Lyriker* 16, sie geleugnet. Und Alfred Körte hatte gegen Schroeders Interpretation der kallimacheischen *Νεμεακή* (s. oben) eingewendet, eine voraristophaneische Aus-

Kallimachos mit der Zuweisung von P II an den Nemeenanhang in Gegensatz getreten. Ein unerfreuliches Herumraten!

Wie dem nun auch ist – seit Aristophanes blieb die zweite Pythie in den eigentlichen Texten ein pythisches Gedicht. So beurteilte sie der Eidograph Apollonios⁴ und unter den *ἐνοι* der didymeischen Scholienausführung S. 31, 12f. werden wir neben Aristophanes auch Aristarch mitinbegriffen annehmen dürfen; also die Vorsteher der Bibliothek. Aber Ammonios folgte seinem Lehrer nicht, so wenig als Kallistratos dem Aristophanes gefolgt war; beide nannten P II ein olympisches Siegeslied, sie dachten wohl wie jene modernen Gelehrten, die es auf den Sieg von 468 bezogen (s. unten). Und weil nun schon so viel Streit und Unsicherheit da war, kam der Phaselite Dionysios⁵ und korrigierte den Text, um auf Grund eines dann von Didymos widerlegten Vorurteils ein panathenäisches Epinikion zu erweisen. Didymos selbst aber, vorsichtig und gar nicht unklug, kam zu einem Non liquet und damit dem Richtigen am nächsten.

Der Text, der die umstrittene Stelle enthält, lautet:

Μεγαλοπόλιες ὡς Συράκουσαι....
 3 *ὢμυμιν τόδε ταῦ λιπαρᾶν ἀπὸ Θηβᾶν φέρων*
μέλος ἔρχομαι ἀγγελίαν τετρασοίας ἐλελίχθονος,
 5 *εὐάρματος Ἰέρων ἐν ᾧ κρατέων*
τηλανγέσιν ἀνέδησεν Ὁρτνγίαν στεφάνους
ποταμίας ἔδος Ἀρτέμιδος, ἃς οὐκ ἄτερ
κείνας ἀγαναῖσιν ἐν χερσὶ ποικιλαίους ἐδάμασσε πώλους.
 10 *Ἐπὶ γὰρ ἰοχέαιρα παρθένος χερὶ διδύμα*
10 δ' τ' ἐναγάρνιος Ἐρμᾶς αἰγλάεντα τίθησι κόσμον ξεστὸν ὅταν δίφρον
ἐν δ' ἄρματα πεισιχάλινα καταξενγράνη
σθένος Ἰππιον, ὀρσοτρίαιναν εὐρυβίαν καλέων θεόν.

Pindar sagt, er melde den Sieg aus Theben. Daraus hat Boeckh einst gefolgert, daß es sich um einen von Hierons Wagen an den thebanischen Herakleen-Iolaeen gewonnenen Sieg handle. Man ist ihm vielfach gefolgt, so z. B. noch Otto Schroeber im Pythienkommentar 1922, 15. Der Beginn der neunten «Nemee» (auf einen Sieg des Chromios, des Schwagers Hierons) hat etwas Vergleichbares: *κωμάσσομεν παρ'* *Ἀπόλλωνος Σικυωνόθε, Μοῖσαι, τὰν νεοκτίσταν ἐς Αἴτναν.* Aber dort steht 52f. ausdrücklich, daß der Wagensieg des Chromios in Sikyon erfolgte, während

gabe sei nicht anzunehmen und Kallimachos habe P II wirklich aus irgendeinem Grunde für eine eigentliche Nemee gehalten (GGA 1901, 964). Zu den früheren, aus den Scholien bekannten Zenodotlessarten sind aber seither die im Papyrus der Päane hinzugekommen. Pasquali, *Storia della tradiz.* 235 folgt Wilamowitz.

⁴ Seit der Auffindung des berühmten Oxyrhynchospapyrus 1241 streitet man bekanntlich darüber, wo der Eidograph innerhalb der Sukzession der alexandrinischen Bibliothekare einzutragen ist. S. z. B. C. Wendel in Milkaus *Handbuch der Bibliothekswiss.*² III 1 (1953) 74. Bei Ansatz der Eidographen vor Aristophanes ihm dann die erste Einreichung von P II unter die Pythien zuzuschreiben, ist fast zu hübsch, um wahr zu sein.

⁵ Zu ihm Irigoin 65f.

hier von einem Agon in Theben überhaupt nie die Rede ist, und die Meldung kommt in P II eben aus der Stadt, wo Pindar zu Hause ist und wo er dichtet.

Farnell dachte an einen Sieg in einem lokalen Wettkampf in Syrakus selber. Aber wozu dann darüber eine Meldung an Hieron aus dem fernen Theben? Ausgezeichnet und endgültig hat Farnell (The Works of P. II 119) dagegen erneut ausgeführt, daß dieses Gedicht die persönliche, von Pindar in Syrakus 476 gewonnene Bekanntschaft mit Hieron voraussetzt und also nach der ersten Olympie (auf den olympischen *χέλης*-Sieg von 476) gedichtet ist; nur dann versteht man, wie Pindar dazu kommt, im letzten Teil des Lieds so heftig mit den Intriganten abzurechnen, die sein Verhältnis zu Hieron, den er kennt, stören und hintertreiben wollen. Der *Terminus post quem* steht somit fest⁶.

An den olympischen Wagensieg von 468 für die Datierung zu denken, hat etwas Verführerisches, und man würde den Beifall von Kallistratos und Ammonios gewinnen⁷. Was man, ohne P II dafür in Betracht zu ziehen, anzunehmen gezwungen ist, nämlich daß Hieron für die Feier des letzten und stolzesten seiner Erfolge nur noch dem Bakchylides und nicht mehr Pindar Auftrag erteilte, würde sich auch für P II als derartige «Olympie» von 468 bewähren, und vielleicht gerade die merkwürdige Unbestimmtheit, die den Ort des Sieges einhüllt, erklären helfen. Pindar hätte also kein typisches olympisches Epinikion verfaßt, wohl aber auf diesen Sieg angespielt, den zu preisen ihm keine Bestellung gekommen war.

Eindrücklich hat die Auffassung vertreten, daß die zweite Pythie auf diesen Sieg zu beziehen sei, C. M. Bowra, Harv. Stud. in Class. Phil. 48 (1937) 1ff. = Problems in Greek Poetry 1953, 66ff. Wie die Scholien findet Bowra in der Polemik am Ende des Gedichts eine Auseinandersetzung mit Bakchylides. Vor Bowra hatten sich auch Drachmann, Fleckeisens Jahrb. für class. Philol. 141 (1890) 441ff. und D. S. Robertson in Proc. Camb. Phil. Soc. 1924, 35 (zitiert von Bowra, Problems 70, 1, aber zu meinem Bedauern bei uns nicht vorhanden) für 468 ausgesprochen.

Wenn sich nun auch die Nichterwähnung des Siegesorts allenfalls bei dieser Datierung verstehen läßt – eben diese Spätdatierung des Gedichts halte ich nicht für richtig⁸. Die zweite Pythie ist, wie Schroeder richtig gesagt hat (Philol. 61 [1902] 359; Kommentar 24 oben), das erste Lied, das Pindar nach dem musischen Verkehr mit Hieron und nach der Rückkehr nach Theben dem Fürsten geschickt hat (67 *τόδε μὲν πατὴρ Φοίνισσαν ἐμπολὰν μέλος ὑπὲρ πολιᾶς ἀλὸς πέμπεται*). Auch das ist richtig, daß Pindars Wissen um die Dankbarkeit der epizephyrischen Lokrer gegen Hieron, der ihre Stadt etwa 477 vor dem Zugriff des Anaxilas von Rhegion gerettet hatte (Busolt Gr. Gesch. II² 798), und zumal um die Danklieder der lokrischen Jungfrauen 18ff. um so verständlicher ist, wenn wir annehmen,

⁶ Kurz und gut schon Theodor Bergk S. 6 der vierten Ausgabe von 1878.

⁷ Daß die beiden Alexandriner P II auf den olympischen *χέλης*-Sieg Hierons von 472 (Oxy. Pap. 222 = Nr. 415 Jacoby) bezogen (so Wilamowitz, Berl. SB 1901, 1296, 2; Pindaros 286), ist angesichts des Fehlens jeder Ortsangabe in Vers 4ff. nicht glaublich.

⁸ Auf den polemischen Teil des Gedichts und wie ich ihn verstehe, trete ich nicht ein.

daß er auf der Rückfahrt von Syrakus in Lokroi vorbeikam und von einem nicht lange zurückliegenden Eindruck und einer sehr lebendigen Sache spricht⁹.

Von Hierons Krankheit ist in P II (noch) nicht die Rede wie in P III und P I. Ferner, wo Pindar von den kriegerischen Leistungen Hierons spricht, 65f. $\tau\alpha\mu\epsilon\nu\ \epsilon\nu\ \iota\pi\pi\iota\sigma\delta\alpha\iota\sigma\iota\ \alpha\eta\delta\epsilon\sigma\sigma\iota\ \mu\alpha\eta\eta\mu\epsilon\nu\eta\eta\nu$, werden nur Kämpfe zu Roß und zu Wagen genannt. Läge der Seesieg bei Kyme über die Etrusker schon vor, wäre er in irgendeiner Form zugefügt, so gut wie in der ersten Pythie 72ff. und im Chromiosgedicht N 9, 34 (*Χρομίω νεν ὑπαστίζων παρὰ πεζοβόαις ἵπποις τε ναῦν τ' εν μάχαις ἔχοντας κτλ.*). Gewiß, persönlich hat Hieron an der Seeschlacht nicht teilgenommen, doch auch in P I heißt es von den Tyrsenern: *Συρακοσίων ἀρχῷ δαμασθέντες πάθον*. Die zweite Pythie wird also 475¹⁰ (oder noch vor Kyme 474) gedichtet sein.

Diese Datierung hindert uns nun auch daran, der Auffassung von Wilamowitz zu folgen, der schließlich in P II gewissermaßen ein pythisches Gedicht sah¹¹. Dann wäre die Einreihung durch jene antiken Editoren doch richtig. Wilamowitz kombinierte nämlich P II mit dem delphischen Wagensieg von 470. Das eigentliche Siegeslied, meint er, sei «das Kastoreion», *τὸ Καστόρειον* gewesen, das Pindar den Hieron Vers 69 ff. geneigt sich vortragen zu lassen auffordert; P II dagegen sei als Brief der Sendung «des Kastoreions», des Siegeslieds, mitgegeben. – In den Scholien wird gerade die umgekehrte Meinung geäußert; sie nehmen P II als das gegen Bezahlung eingesandte Siegeslied, dem «das Kastoreion», nach ihnen das Hyporchem, aus dem Fr. 105 stammt, gratis von Pindar beigesellt sei. – Die erste Pythie, das «Weihelied» für die Gründung der Stadt Aitna, ist nach Wilamowitz dann erst später, etwa 469, gedichtet.

Glücklicherweise brauche ich hier nicht auf alle an «das Kastoreion» und Fragment 105 sich hängenden verzwickten Fragen einzutreten¹². Schon das Erwähnte ist unwahrscheinlich: Denn 1) ist P I doch primär ein Siegeslied, eben auf den Sieg von 470; das Eingehen auf Verfassung und Herrscher der neugegründeten Stadt erklärt sich dadurch, daß Hieron, der sich damals in Delphi als Aitnaier hat ausrufen lassen, solches von Pindar erwartete. 2) ist P II, wie wir gesehen haben, älter als 470. 3) Warum fehlt «das Kastoreion»¹³ unter den Pythien, wenn es doch das eigentliche Siegeslied war? Nur wegen der Form als Hyporchem?

⁹ Schroeder, Philol. 61, 362, 12; *Kommentar* 33. Vgl. schon Wilamowitz, Berl. SB 1901, 1300.

¹⁰ So auch Puech und Snell.

¹¹ *Pindaros* 286; eher noch zuzutreffen scheinen mir die Ausführungen Berl. SB 1901, 1296. 1311.

¹² Wilamowitz setzte in dasselbe Gedicht, aus dem Fragment 105 stammt, auch das bei Athenaeus (nach voralexandrinischer Quelle, Wilamowitz SB 1901, 1311, 1) aus einer *Πνθκη ψδη* zitierte Fragment 106. Bowra, *Problems* 84, 2 und Theiler, *Die zwei Zeitschulen in Pindars Stil und Vers 3, 2; 34, 4* haben Bedenken gegen diese Kombination. Die *Πνθκη ψδη* war offenbar an sich kein Epinikion.

¹⁸ Ich möchte noch nach vierzig Jahren, wie andere auch, daran festhalten, daß die Kastoreionweise sich auf P II selbst bezieht (Rh. Mus. 72 [1918] 307). Für die Forderung, das Kastoreion sich aufführen zu lassen, ist wichtig die Parallele mit J 2, 45; auch dort soll J II, ein «Brief», wie P II einer ist, vorgetragen werden.

4) Wenn auch P II nur Begleitgedicht zum Siegeslied war, so dürfte in Vers 4 ff. dennoch der Siegesort nicht fehlen.

Von Delphi ist ebensowenig die Rede wie von Theben, von Syrakus, von Olympia. Alle vier Vorschläge, dem Lied einen Namen zu geben, müssen scheitern, weil kein Ort genannt ist.

Was liegt nun vor in P II ? Wir müssen die Worte, in denen Pindar vom Wagensieg Hierons spricht, nochmals vornehmen. Merkwürdig ist, wie Wilamowitz in «Hieron und Pindaros», Berlin SB 1901, 1309f. und im Pindarbuch 285, verschieden und beidemal unsres Erachtens nur zum Teil richtig interpretiert hat; mit der früheren Erklärung gehen wir mehr einig.

Pindar meldet nach Syrakus aus Theben, daß Hieron durch Sieg mit dem Viergespann Ortygia (vgl. N 1, 2, wohl von 476) bekränzt hat. Heißt *τετραορίας ἐν ἄρχατέων* wörtlich, daß Hieron auf dem Wagen gestanden ist ? Die vergleichbare Stelle der neunten Nemee 4 τὸν ἄρχατήσιππον γὰρ ἐς ἄρμ' ἀραβάνων (scil. Chromios) ... αὐδὰν μαρνε¹⁴ könnte es vielleicht empfehlen. Immerhin, das *ἐν* dürfte eher so stehen wie in P 11, 46 (wo es freilich von Triklinios ergänzt ist) τὰ μὲν *〈ἐν〉* ἄρμασι καλλίνικοι πάλαι und wie in J 1, 23 λάμπει δὲ σαφῆς ἀρετὰ *ἐν* τε γυμνοῖς σταδίοις σφίσιν κτλ. Der reine Dativ steht bei *χρατέων* J 3, 13 κάρονξε Θήβαν ἵπποδρομίᾳ *χρατέων* und O 8, 20 ἐξένεπε *χρατέων* πάλα ... *Αἴγιναν πάτραν*.

Mit Hilfe der Artemis, sagt Pindar ferner in P II, hat Hieron jene (siegreichen) Fohlen mit der (vom guten Lenker erforderlichen) sanften Hand gebändigt. Das bedeutet nicht – ich wende mich, wie schon andere, gegen eine unrichtige Auffassung der Worte –, daß Hieron die jetzt siegenden Pferde, als sie noch Füllen waren, bändigte. *πῶλοι* werden die Tiere ehrenhalber genannt, wie der Pherenikos bei Bakchylides 5, 39 und die Rennwagenpferde im Bericht des Pädagogen vom delphischen Wettrennen in der sophokleischen Elektra, oder wie *λευκόπωλος* und *χλυτόπωλος* bei Pindar steht. Alt sind in der Regel derartige Rosse gewiß nicht.

Keineswegs ist somit unter dem *δαμάζειν* dieser *πῶλοι* nur das «Einfahren» zu verstehen, wie so häufig interpretiert wird; es handelt sich nicht um ein einmal vollstrecktes Abrichten der Tiere, sondern um ihre Beherrschung durch die Zügel, die jedesmal nötig wird, wenn Pferde zum Wettrennen gefahren werden. Pindar sagt, Hieron habe die Rosse sanft zwar, aber fest in der Hand gehalten. Denselben Sinn hat der verwandte Ausdruck im Hippolytos des Euripides 231 *πώλονς Ἐρέτας δαμαλίζομένα: δαμάζονσα, ἡριοχοῦσα* die Scholien.

Also ist Hieron als Lenker des siegenden Rennwagens genannt. Daß der nicht mehr junge, bald auch kränkliche Fürst je auch nur in lokalen Agonen selber fahrend sich betätigte, scheint unwahrscheinlich. Aber Pindar kommt es darauf an, gerade diese große und nur einem kraftvollen und in der Blüte der Jahre stehenden Mann zukommende Leistung an dem fürstlichen Besitzer des Wagens und der

¹⁴ Auch hier erweckt Pindar die Vorstellung des den Wagen selber besteigenden, lenkenden Siegers. Ob wirklich nur als Triumphator zu Hause, wie erklärt wird ?

Rosse hervorzuheben (vgl. etwa J 1, 15). Es handelt sich also um eine Art von Fiktion des Dichters, er bringt ein Lied, das *vorgibt*, einen Sieg des das eigene Viergespann lenkenden Hieron zu feiern. Nicht zu Unrecht hat Dornseiff (Übersetzung 1921, 134) von einer «fast visionären Weise» der dichterischen Gestaltung des Vorgangs gesprochen¹⁵.

Pindar fährt fort: Artemis (als *ἱπποσόα* vgl. O 3, 26, fr. 89a und Wilamowitz, *Pindaros* 227, 1) und der Hermes der Kampfspiele setzen *〈ihm〉* mit beiden Händen¹⁶ *ἀγλάεντα κόσμον* auf (wenn er die Rosse an den Wagen spannt). Der Empfänger ist natürlich Hieron, nicht der Wagen oder die Rosse, wie manchesmal wiederum seit Boeckh verstanden worden ist; es handelt sich nicht um den Schmuck der Pferde und das Geschirr, sondern gemeint ist die Zier, die der Sieger bekommt, «Tänien und Kränze», wie Wilamowitz erklärt¹⁷. Genau ebenso nennt Pindar O 8, 83 die Siegeszier einen *λιπαρὸν κόσμον Ὀλυμπίᾳ, ὅν σφι Ζεὺς γένει ἄπασεν* und J 1, 60 ist es auch wie hier der Hermes der Agone, der dem Herodotos im Wagenrennen den Sieg gibt.

Aber das ist nun das Eigentümliche dieser Stelle, daß Hieron den Erfolg, den Sieg, den Kranz *jedesmal* bekommt, wenn er die Pferde einschirrt: *ὅταν ... καταζευγνίη*. Nicht zum Training, sondern zum Agon. Denn er ruft dabei den *ἱππιος* Poseidon an, d. h. er bringt dem Gott, dem die Wagenkämpfe angelegen sind¹⁸, ein Gelübde, natürlich nicht um bei der Übung sicher zu fahren, sondern um zu siegen.

Das Gedicht feiert also einen Wagensieg, den Hieron dank der in Syrakus auf der Ortygia verehrten Artemis gewonnen hat; denn, so sagt Pindar, so oft Hieron mit dem Rossewagen fährt, geben ihm die solche Erfolge verleihenden Götter den Sieg. Deutlicher kann nicht zutage treten, daß das Lied keine bestimmte einmalige Realität preist, daß Pindar ein Epinikion sendet an den Fürsten, der *immer* siegt, wenn er die Wettfahrt unternimmt. Eine derartige Botschaft, kann nun auch der Dichter sagen, melde er aus Theben.

Gewiß, aus den Worten geht hervor, daß Hieron – wie seine Brüder – schon vor seinen großen panhellenischen Erfolgen von 470 und 468 sich ein Viergespann hielt (vgl. O 1, 109f.). An epichorischen Agonen mag er damit unbedeutende Siege gewonnen haben, auch dann kaum selber lenkend. Aber von einem nach einem Agon zu benennenden einzelnen Sieg spricht Pindar eben nicht. Wenn er es nicht sagt, will er es auch nicht sagen. Das Unbestimmte ist gewollt: ich melde einen Sieg, denn Hieron siegt immer!

Durchaus ist möglich, daß Hieron wie andere große Herren seine Rennrosse selber eingefahren hat und daß Pindar das selber in Syrakus gesehen oder davon

¹⁵ Vgl. Schwenn R. E. 'Pindaros' 1651. Freilich glaubte auch D., daß Pindar das Einfahren und Vorbereiten meine.

¹⁶ Sicher nicht aufzufassen als «jeder mit je einer Hand» (so Humboldt und Schroeder).

¹⁷ Berl. SB 1901, 1309; *Pindaros* 285. Schroeder im *Kommentar* 16 polemisiert gegen diese Interpretation, weil auch er eben glaubt, Pindar spreche nur von Übungsfahrten. Die Scholien schwanken, S. 34, 11 *κόσμον τῷ ἀρματι*; S. 34, 14 *κόσμον δὲ τὸν στέφανον λέγει*.

¹⁸ Vgl. P 6, 50, wo die Konjektur von Bowra *ἀρχεις* sich sehr empfiehlt.

gehört hat. Das möchte, wenn man will, dem Ausdruck zugute kommen. Aber gesprochen wird vom Fahren nur als vom Fahren zum Sieg.

Der Anlaß zum Gedicht ist nicht gegeben, sondern genommen. Denn das Gedicht ist wie P III und J II ein poetischer Brief¹⁹. Pindar hatte erfahren, daß gewisse Intriganten sein Vertrauensverhältnis zu Hieron zu erschüttern und ihn zu verdrängen versuchten. Er fordert den Tyrannen auf, den Ränkeschmieden kein Gehör zu geben, betont aber zugleich seine fortdauernde Dankbarkeit. Um dies als dichterisches Kunstwerk in Erscheinung treten zu lassen, dazu war der Anschluß an ein Typisches nötig, an einen Anlaß, mußte das Gedicht zu einem Festgesang werden. Hier macht Pindar es so, daß er ein Epinikion gestaltet; auf diese Weise wird der Ausdruck jener Gedanken ermöglicht. Ein Lied auf einen Wagensieg des Hieron, freilich einen olympischen, hatte Pindar schon 476 in der ersten Olympie 109f. erhofft und verheißen; Hierons Wagen, heißt es nun 475. 474, erringt Siege. In der dritten Pythie erwähnt er dann die einstigen pythischen Siege des Renners Pherenikos (73f.); diese dienen diesmal dazu, das Gedicht zu begründen, da sie bisher nicht besungen waren; sie lagen zwar weit zurück, ποτέ²⁰, 482 und 478, denn P III, die von Hierons Krankheit spricht, wird nicht allzulang vor 470, d. h. vor P I, gedichtet sein, in der es heißt, Hieron sei kürzlich krank zu Felde gezogen (50f.). Die zweite Isthmie richtet sich nochmals, wie vor Zeiten andere Gedichte, an Therons Neffen, den altvertrauten ήθαῖος ξεῖνος Thrasybulos von Akragas. Gedichtet ist sie nach dem Sturz der Emmeniden (471). Der Brief motiviert sich durch die Erinnerung an die alten Wagensiege der Familie.

¹⁹ Carmen ἐπιστολμαῖον nannte es schon Heyne. Zum Folgenden sehe man die vortrefflichen Ausführungen von Schadewaldt, *Der Aufbau des pindarischen Epinikion*, 326ff.

²⁰ Vgl. die mit Absicht schon vorher herangezogene neunte «Nemee», 52.

Einige mykenische Wörter

Von Hugo Mühlstein, Basel

1. **ka-zo-e**. Das Pylos-Täfelchen Va 1323, erst 1957 gefunden¹, bietet den kurzen Text **a-ko-so-ne ka-zo-e** 32. Es verbucht also einen Posten Wagenachsen, *ἀξονες*, und zwar schlechtere; denn **ka-zo-e** kann nichts anderes sein als der Komparativ von *κανοι*², Fortsetzer eines **κανειοες*, mit s-Stamm wie **me-zo**, Pl. und ntr. Dl. **me-zo-e**, ntr. Pl. **me-zo-a2** «größer» (att. *μειζων*), und **me-wi-jo** (oder **me-u-jo**), Pl. **me-wi-jo-e** (oder **me-u-jo-e**), ntr. Pl. **me-u-jo-a2** «kleiner» (att. *μειων*); schlechtere Qualität von Inventarstücken ist in Pylos auch sonst mehrmals vermerkt³. **ka-zo-e** beweist also, daß mykenisches **z-** nicht nur das stimmhafte spätere *ζ* vertritt⁴ – in **me-zo** z. B. aus **-gj-** resultierend –, sondern auch den entsprechenden stimmlosen, alphabetisch dann **-σσ-/-ττ-** geschriebenen Laut, in **ka-zo-e** aus **-kj-** entstanden, wie z. B. in *ησσων/ηττων*. Wir haben in dieser Zeitschrift, Bd. 12 (1955) 119 ff., solche stimmlose **z-** aus den damals bekannten, weniger sicheren Belegen erschlossen⁵ und sehen diese nun durch **ka-zo-e** bestätigt. Für **-kj-** waren es **su-za** <*συκαι* (für *συκαι*) «Feigenbäume» KN Gv 862, 1+ (jetzt auch in Pylos: Er 880, 6), **ka-za** <*χαλκαι* (f.) «ehern» KN M 0452⁶ und, wieder mit dem Komparativsuffix, **ku-ru-zo** <*γλυκχων* «süßer» Th XII⁷.

2. **mo-ro-pa2**. Dieses Wort muß ein Titel für zivile oder militärische Anführer sein⁸; denn es ist Apposition bei Namen prominenter Pylier, in Konkurrenz mit

¹ Veröffentlicht von Mabel Lang, AJA 62 (1958) 185.

² So auch Mabel Lang a. O. 191.

³ Zum Beispiel bei Rädern durch das Adjektiv **no-pe-re-a2/τιναφελεα** «unbrauchbar», oder bei einem Dreifuß durch Angabe von Brandschäden Ta 641, 1. Auch die bessere Qualität wird notiert, z. B. in KN So 0430, wiederum von Rädern, die «neu» und «besser» genannt werden, **ne-wa** = *νεφα* und **a-ro2-a** = *ἀροα*, oder in KN L 735 von Kleidern, **a-ro2-e** = *ἀροες*, vgl. *ἄριστος* und Ventris und Chadwick, *Documents in Myc. Greek* (= *Docs.*) 389.

⁴ Das wird noch *Docs.* 81 angenommen.

⁵ Bezwifelt von Chadwick, *Etudes Myc.* (Paris 1956) 85, 6. Stimmlosen Konsonantwert der **z**-Zeichen – neben dem stimmhaften natürlich – nimmt auch Lejeune an, Rev. Phil. 29 (1955) 148 Anm. 9, und Rev. Et. Anc. 58 (1956) 6 Anm. 13, ebenso Palmer, Bull. Inst. Class. Stud. London 2 (1955) 41f.

⁶ Beide auch bei Palmer a. O.

⁷ Wir hielten es für möglich, daß das Adjektiv sich auf den Inhalt des thebanischen Gefäßes bezieht, auf das es gemalt ist. Gleiches könnte von einem Gefäß in Tiryns gelten, wo die Aufschrift T I, **u-pa-ta-ro**, die Lesung *τύπαιθαλος* (vgl. *ὑπέρερυθρος* «sub-ruber») nahelegt, ein Kompositum, dessen Vorderglied jedenfalls gegen einen Personennamen spricht («PN ?» O. Landau, *Myk.-Griech. Personennamen* 1958, 143).

⁸ Es heißt nicht «Landparzellenbesitzer». Diese Deutung Palmers, *τιμοιρο-πτας* «shareholder, land-owner», in *Docs.* übernommen, beruhte auf einem Fehlerchen im Text von PY An 519, 2, wo jetzt nach **mo-ro-pa2** nicht **wo-zo** «bearbeitend», sondern der PN **zo-wo** zu lesen ist wie im Facsimile (PT II S. 54), s. Verf., *Die oka-Tafeln* 3. 9 Anm. 1 (von Bennett

den Titeln **pa2-si-re-u**, **ko-re-te** und **po-ro-ko-re-te**⁹. Die Würde eines **mo-ro-pa2** bekleidet z. B. ein **ku-ru-me-no** (*Κλύμενος*), der gleichzeitig **ko-re-te** des Ortes **i-te-re-wa** (Sn 64, 5) und Herr über eine **o-ka** der pylischen Küstenwache ist (An 654, 1)¹⁰. Wir lesen demnach *μρογ^ηᾶς* (oder *μροβᾶς*) < **μργ^ηᾶς* (oder **μρβᾶς*) > *βράβης*, ein Wort, das bei Demosthenes in dem Chaironeia-Epigramm der Kranzrede (18, 289, V. 4) in der Bedeutung von *βραβεύς* «Kampfrichter» überliefert ist¹¹; und *βραβεύς* heißt ja nun wirklich auch «Anführer», was für **mo-ro-pa2** aus dem Kontext zu erschließen war. In **mo-ro-pa2** ist *γ* durch *-ρο-* vertreten, wie z. B. in **qe-to-ro-po-pi** für *τετρα-πι*. Ferner ist der Lautwandel *mr* > *βρ-* (*βροτός*) noch nicht vollzogen¹². Dann kann aber auch im Inlaut der entsprechende Wandel, *-mr* > *-μβρ-* (*ἄμβροτος*), nachmykenisch sein, und der Männername **i-mi-ri-jo** KN Db 1186 dürfte *Ιμροις* gelautet haben, vgl. **Ιμβροις* der Ilias¹³; auch der PN **i-mo-ro-ne-u** KN Vc 55, **i-mo-ro-ne-[** PY Jn 927, 4 kann von **Ιμβροις* abgeleitet sein. Außerdem ist unter den sakralen Empfängern kostbarer Öle in Knossos ein Dat. Pl. **o-mi-ri-jo-i** (Fh 356), den man **Ομβροι* lesen kann (vgl. z. B. *Ζεύς Ομβρος*), und diese Ombrioi dürften Ministranten eines Regenzaubers gewesen sein, vergleichbar mit der Priesterin der Winde, **a-ne-mo i-je-re-ja**, die im gleichen Knossos ebensolches Öl bezog; oder Ombrioi hießen gar die Regendämonen selbst und, metonymisch, der Ort ihres Kultes¹⁴. Freilich ist eine Etymologie von *δμβρος* aus **ombh-* < **onebh-* mit **o-mi-ri-jo-i** nur schwer zu versöhnen. – Der Sklavename **o-mi-ri-jo** KN C 911, 9 (Nom.) kann einem **Ομβροις* oder **Ομβροιων* entsprechen.

3. a-no-. Dieser Wortanfang ist einige Male Vorderglied eines Kompositums. Das ist aus Personennamen zu schließen, deren Hinterglieder auch sonst belegt und gut griechisch sind: **a-no-me-de** PY Jn 706, 5, Männername im Nom., hat das HG *-μηδης* so gut wie **a-pi-me-de** (Gen. *-me-de-o*), **pe-ri-me-de**, **e-u-me-de** (Dat. *-me-de-i*), **e-ke-me-de**, bei denen auch die VG *Ἄμφι-, Περι-, Εν-, Ξε-* klares Griechisch und in Personennamen sehr gebräuchlich sind. Ähnlich wie **a-no-me-de** lässt sich **a-no-qo-ta** einreihen, deutlich Männername in KN Da 1289 (an andern Stellen vielleicht auch Titel), worin *-qo-ta* verschiedene bekannte HG vertreten

bestätigt). Daß im Kontext von An 519 Ackerbau nicht paßt, und daß der Titel **mo-ro-pa2** einen hohen Rang bezeichnen muß, hat Ruipérez, Minos 4 (1956) 157 richtig gesehen, aber, durch den gleichen Textfehler irregeleitet, mit Rücksicht auf hom. *ξρω* (~ myk. *wo-zo*) «opfern» ein Priesteramt («prêtre militaire ?») vermutet.

⁹ *βασιλεύς. - τκοιητήρ* (und *προ-κ.*) im Sinn von *κολαγος*, nach Ruipérez, *Et. Myc.* 105ff.

¹⁰ Ruipérez, Minos 4 (1956) 155; Verf., *Die oka-Tafeln* 6. 8. 9. 10 Anm. 3. **o-ka** = *όλκας* «Truppentransportschiff» Verf. a. O. 36.

¹¹ Dort ist also jetzt *βράβην* der codd. gegen Schneiders Konjektur *βραβῆ* wieder einzusetzen.

¹² In *Docs.* 208 wird für **ma-ra-ku** die Deutung *βραχύ* erwogen, was die gleiche Entwicklungstufe voraussetzt.

¹³ N 171+. – So auch A. Heubeck (brieflich) und Landau a. O. 57. – Der analoge Lautwandel *-νρ-* > *-νδρ-* ist aber schon mykenisch, z. B. in **a-di-ri-ja-te** = *ἀνδρατεῖ*.

¹⁴ Regenzauber in Kreta hat Evans, *Pal. of Minos* IV 450ff. aus Darstellungen von Dämonen mit Libationskannen erschlossen; vgl. auch H. Pars, *Göttlich aber war Kreta* (1957) 255.

kann, z. B. *-φόντης*¹⁵. Wie *-me-de* erscheint auch *-qo-ta* in mehreren Männernamen mit durchsichtigen VG: *a-pi-, pe-ri-, po-ru-* (*Πολν-*), *e-u-ru-* (*Εὐρν-*), *ra-wo-* (*λαφο-*) u. a. Ein gut griechisches VG muß also auch in *a-no-* stecken. Aber die bis jetzt gemachten Vorschläge befriedigen nicht: *'Aρω-*¹⁶ ist nicht VG von Personennamen, *'Aρα-*¹⁷ wäre kaum *a-no-* geschrieben, *Aίρω-*¹⁸ dagegen immer oder doch meistens *ai-no-*, und *'Αργο-* müßte mit *w-* anlauten¹⁹. Nein, es ist wieder das alte vokalische *τ*, das uns narrt: Dieses ist ja im Mykenischen nicht nur durch *-oo-* vertreten wie etwa in *qe-to-ro-po-pi* oder *mo-ro-pa2*, sondern auch durch *-oq-* wie in *to-pe-za* für *τράπεζα* oder *wo-ze* «bearbeitet» < **γτυγει*. Das ergibt *a-no- = †'Aροq- < *'Aρτ-*, vor Konsonant für **'Aρο-*, «Mann», athematisch wie in *'Αρδά-πομπος < *'Αργα-* < **'Aρτ-*, in alphabetischer Zeit fast ganz verdrängt durch thematisches *'Αρδο-* < **'Aρρ-*, vgl. *'Αρδο-ό-πομπος*; daß der thematische Vokal *-o-* im Mykenischen noch nicht in alle Fugen eingedrungen war, wo man ihn später findet, ist längst gesehen²⁰. *a-no-me-de/'Aρορηδης* ist also identisch mit klassischem *'Αρδορηδης*, *a-no-qo-ta* wohl mit *ἀνδροφόντης*, Appell. und PN (s. u.). Damit gewinnen wir die mykenische Entsprechung zu einem VG, das man unter den vielen Hunderten von mykenischen Personennamen vermissen mußte, zumal die HG auf *-αρω* und *-αρδος/-a* gut vertreten sind²¹. Natürlich werden nun nicht alle Wörter, die mit *a-no-* beginnen, dieses VG enthalten; aber: a) Ist *a-no de-ki-si-wo* PY Cn 254, 4, in Kolonne mit Männernamen im Dativ, als ein Wort zu fassen²²? Dann als *†'Aρορ-δεξιφος*, vgl. *'Αμφι-, Εὐ-δέξιος* und *de-ki-si-wo* KN C 908 (Dativ), *de-ki-si-wo-jo* PY Vn 1191, 4 (Gen.) ~ *Δεξιος*. – b) *a-no-zo-jo* KN Ak 627, 1, Männername im Gen., ist wohl die mykenische Vertretung von *'Αρδρόβιος* (mit *γν>γ>* «z») und verwandt mit *e-pi-zo-ta* KN X 984 (in undurchsichtigem Zusammenhang), wenn dieses in Docs. 272 richtig als Partizip von *ἐπι-ζάω* gedeutet ist²³.

¹⁵ Die Möglichkeiten hat A. Heubeck, *Beitr. z. Namenf.* (1957) 32–35 durchbesprochen.

¹⁶ Docs. 94 mit Fragezeichen, aufgenommen von Landau a. O. 23.

¹⁷ Docs. 95 mit Fragezeichen.

¹⁸ Georgiev, *Lex. Inscr. Créo-Myc.* Suppl. II (1956) 41. Lejeune, *Rev. Et. Anc.* 60 (1958) 21⁷¹.

¹⁹ Dies bemerkte Heubeck a. O. 34 Anm. 28.

²⁰ Lejeune, *Rev. Phil.* 29 (1955) 164. - Das athematische VG steckt noch in *ἀνδρά-ποδον* und im Adverb *ἀνδρα-χάς*. – Beiläufig: Das athematische **ἀνρ-* beseitigt auch den vielerorten metrischen Anstoß in *ἀρόροτητα II* 857+, das *oo-* gemessen ist: Die Formel ist von einem Sänger geprägt worden, der noch *ἀ-ντ-τ-* mit zwei Kürzen sprach. Das lehrte schon der Akzent: Wackernagel, Gött. Nachr. 1909, 58 Anm. 1, impliziert diese Lösung. Aber jetzt ergibt sich eine höchst erstaunliche Chronologie: Da schon das Syllabar keine Zeichen für vokalisches *τ* mehr kennt, sondern nur noch Auflösungen in *-oq-* (*to-pe-za*), *-oq-* (*qe-to-ro-po-pi*), *-aq-* (s. u.), ist anapästisches **ἀντ-τ-*, wie allein es im Hexameter Aufnahme finden konnte, noch vor die Zeit von Linear-B anzusetzen. Demnach muß schon vor der Mitte des zweiten Jahrtausends in griechischen Hexametern von Mannheit gesungen und ein Teil des epischen Formelschatzes geprägt worden sein, oder *τ* hätte in der frühen Epik länger gelebt als im Mykenischen der Archive. – Siehe Nachtrag S. 226.

²¹ Besprochen von Heubeck a. O. 28–32.

²² Mit M. Doria, *Interpr. di Testi Mic.* II (Trieste 1958) 14.

²³ Es ist aber nicht nötig, mit Docs. a. O. von *ζώω* einen athematischen Präsensstamm anzusetzen: *-zo-ta* kann Partizip des Aorists *ἐβίων* sein, sobald man Reduktion von *τ* vor Vokal zu *τ* und dessen Verschmelzung mit gewissen Explosiven zu «z» in einer Anzahl mykenischer Wörter anerkennt, s. Mus. Helv. 12 (1955) 121 und neuerdings C. Gallavotti, *Riv. Filol.* 1958, 119ff.; ein schönes neues Beispiel dafür ist jetzt in PY Ubl318, 7, gefunden

– c) PY Ea 805 lautet so: **o-pe-te-re-u** (PN auf *-εν* im Nom.) **e-ne-ka** («wegen») **a-no-pa2-si-ja** (Gen.) «WEIZEN» 2 Einheiten. Hier ist **a-no-pa2-si-ja** ein Nomen actionis, vielleicht auf *-βασιά*²⁴, und könnte dann ein Delikt bezeichnen (vgl. ἀρδοφάτης *paedicator*), wofür (= **e-ne-ka**) mit der verbuchten Transaktion Sühne geleistet wurde. Aber mehr Beziehungen ergibt die Lesung **τάρος-φασιά** «Männermorden» (vgl. ἀρητ-φα-τος), wie hom. ἀρδοκτασίη. Das kann nicht nur als Delikt, sondern auch als kriegerische Ruhmestat oder gar als sakrale Tötung, als Menschenopfer verstanden werden. Jedenfalls können dann **a-no-pa2-si-ja** und das als Name sicher nicht entehrend gemeinte **a-no-qo-ta** zusammengehören als Nomen actionis und Nomen agentis. Nun wird in den D-Tafeln von Knossos von den drei bis vier Dutzend Steuereinnehmern (? «collectors» Docs.) einer **a-no-qo-ta** genannt (Dv 440+), ein anderer ganz synonym **ra-wo-qo-no** (Dl 928+, **τάρος-φονος**, vgl. *Λεωφόρτης*) und ein dritter, ähnlich blutig, **pe-ri-qo-ta** (Dw 42+, wohl **τίπερος-φοντάς**). Diese gleichbedeutenden Namen von Männern in gleicher Funktion sprechen für gleichen Stand – Kriegeradel? – dieser «collectors». Besonders auffällig ist aber nun, auch in Knossos, die Liste B 798, mit einer Kolonne (der Anfang fehlt) von zehn Wörtern, offenbar im Akkusativ, welche Männergruppen und einzelne Männer registrieren und wovon gleich drei mit «collector»-Bezeichnungen übereinstimmen, was wieder die gleiche Gesellschaft verrät. Es sind der Singular **ra-wo-qo-no**, eben gesehen, und die Plurale **ko-ma-we-ta** (*κομᾶτερτας*, hier ein Amt oder Titel) und **a-na-qo-ta** (sic!). Diese Form ist Variante von **a-no-qo-ta**, und das Nebeneinander von **-a-** (= *-aq-*) und **-o-** (= *-oq-*) für altes *γ* geht parallel mit demjenigen von **-a** und **-o** für altes *η* etwa in **pe-ma = pe-mo, σπερμα**. Das bestätigt unsere Deutung des Elements **a-no-**. Da nun aber der Plural von **a-na-qo-ta**, an der Zahl 6 beim Ideogramm «MANN B» zu erkennen, das Wort in B 798 als Appellativum erweist, kann durchaus auch unser Pylier **o-pe-te-re-u** ein **a-na-qo-ta** gewesen sein und das Abstraktum **a-no-pa2-si-ja** einen entsprechenden Tötungsakt bezeichnen²⁵.

4. **ki-ri-jo-te**. Das Wort erscheint etwa ein dutzendmal auf Knossostäfelchen über Abgaben von Schafen. Dort stehen vor den Tier-Ideogrammen und Zahlen jeweils zuerst ein Männername, wohl der des Steuerzahlers, im Nom., dann kleiner geschrieben ein Ortsname, und sehr oft noch eine Personenbezeichnung, die in Docs. «collector» genannt wird, vielleicht der lokale Steuereinnehmer (s. o.), bald im Genetiv (**ko-ma-we-to**, **ra-wo-qo-no-jo**, **u-ta-jo-jo** u. a.), bald in einem andern Fall (**u-ta-jo**, **we-we-si-jo**), der vielleicht als Dativ zu identifizieren wäre durch **ko-ma-we-tef** (Dx 1049) in dieser Funktion, wenn man wüßte, daß das Wort an der Bruchstelle fertig und nicht etwa in **ko-ma-we-te[-jo** o. ä. zu ergänzen ist.

1957: **di-pte-ra ai-za pe-di-ro-i 1 ~ διφθερα αιγγα** (< *αιγα* für *αιγε(ι)a* πεδιλοι¹ 1, «eine Ziegenhaut für Schuhe». **al-za** stützt auch unsern Vorschlag **τάρη-οφος** für den PN **al-zo-ro**, a. O. 129 (abgelehnt von Landau a. O. 37).

²⁴ Docs. 253: «a noun parallel to classical compounds with *-βασιά*».

²⁵ Siehe Nachtrag S. 226.

Die Deutung dieser Rubrik als «Steuereinnehmer» ist noch völlig unsicher. Nun gehört aber auch **ki-ri-jo-te** an diese Stelle des Formulars, z. B. Da 1197 **wi-na-jo** (PN, der Steuerzahler) **ra-su-to** (ON) **ki-ri-jo-te**, Dv 1298 **a-te-mo** (PN) **e-ra** (ON) **ki-ri-jo-te**, u. a. Wir lesen einen Dativ *Kοιωτει*, ~ *Kοέοντι*²⁶, oder vielleicht besser *χροντει*, weil die «collector»-Bezeichnungen, wenigstens zum Teil, nicht Namen, sondern Titel zu sein scheinen: In B 798 kommen solche Wörter im Plural vor (**ko-ma-we-ta**, **a-na-qo-ta**, s. o.). Das Wort, partizipial empfunden wie *ἄρχων*, *μέδων*, mag einen hohen Rang bezeichnet haben. Daß in Pylos die «collectors» ziemlich prominente Männer waren, ist Docs. 200 gezeigt. So setzt das homerische *χρετων*, episch übersteigernd, einen konkreten mykenischen Titel fort.

²⁶ Mit *ι* für *ε* vor Vokal, wie oft: **tu-ri-ja-ti** ~ *Θυρεάτης*, **a-si-ja-ti-ja** Ableitung von *Ασεάτης*, **ka-ki-jo** ~ *χάλκεος*, **al-za** (s. o.) u. a. m.

Nachtrag bei der Korrektur: Zu a-no- (mit Anm. 20): Daß es griechische Hexameter schon gab, als die Sonans *γ* noch als kurzer Vokal erhalten war, beruht nicht nur auf *ἀνδροτήτα*. Vorab ist die genaue homerische Entsprechung zu **a-na-qo-ta**, auch dort athematisch, anzuführen: In dem Formelvers *Μηδούνης τ' ἀτάλαντος Ἔρωτις ἀνδρεύροντη* B 651+ sind sowohl das ganz künstliche *-ει-* (mit Anlehnung an *ἄργειρόντης*: Debrunner, *Wortb.* 17) als auch die gewaltsame Synthese von *-ω* & handgreifliche Zeichen der Notlösung. Der Dichter der Formel hatte noch (mut. mut.) **ἀνγρόντη* (oo--) gesprochen, was allein dem Versmaß gerecht wurde. Notlösungen sind auch *ἀβρότη* (oo-) Σ 78, *ἀμφιβρότη* (oo-) B 389+, *ἀβροτάξομεν* (oo-oo) K 65, wo überall zur Zeit der Niederschrift der Lautwandel längst zu verswidrigen Formen mit *-μβρ-* geführt hatte (vgl. *ἀμβροτος*, *τερψιμβροτος*, *ημβροτον*). Wer jene Wendungen prägte, sprach noch versgerecht **ἀμτρη*, **ἀμφιμτη*, **ἀμτάξομεν*. Und der Flick mit *-βρ-* trägt auch deshalb den Stempel der Spätzeit, weil bei Homer echtes *-βρ-* noch durchwegs Position bildet. – Vgl. Wackernagel, *Spr. Unt.* 172.

Die Wörter mit *ἀνδρ(o)-* beleuchten auch das Verhältnis Homers zum Mykenischen: Homer kennt thematische Formen (*ἀνδρ-o-ρόνος*), sowie athematische mit erhaltenem kurzem *γ* (unter *ἀνδροτήτα*, *ἀνδρεύροντης* schlecht verdeckt), die letzteren, wenn die thematischen verswidrig waren (oo-x), aber keine athematischen mit dem mykenischen Lautwandel *γ > ορ*. Lehrreich ist das aus **a-no-pa2-si-ja** erschlossene Abstraktum fürs «Männermorden». Dieses war sowohl in der alten athematischen Form **ἄνρησία* (mit vier Kürzen) las auch in der thematischen **ἀνδρ-o-ρασία* (mit drei Kürzen) verswidrig, dagegen im Mykenischen Fortsetzer der athematischen Form, **a-no-pa2-si-ja** = *†ἀνρ-ρασία* (oo--) durchaus versgerecht. Gleichwohl kennt das Epos diese Form nicht, sondern hat das Wort durch *ἀνδροκτασίη* ersetzt, und zwar trotzdem von den Adjektiven nur *ἀνδροφόρος* episch ist, nicht auch *ἀνδροκτόνος*. Der Weg zur homerischen Sprache geht also nicht durchs Mykenische hindurch, sondern am Mykenischen vorbei.

Hannibals Alpenübergang

Von Ernst Meyer, Zürich

Nur mit erheblichem Widerstreben ergreife ich die Feder, um die Flut von Literatur über dieses anscheinend unsterbliche Thema um einen weiteren Aufsatz zu vermehren. Ich habe auch nichts Neues zu sagen, da alles Nötige längst mehrfach auseinandergesetzt ist. Aber leider zeigt sich eben auch, daß die bisher geleistete wertvolle Arbeit neben der Masse wertloser Literatur darüber sich noch nicht genügend durchgesetzt hat und selbst in Fachkreisen schon wieder in Vergessenheit zu geraten droht. So muß man sich wohl entschließen, die Dinge wieder einmal ins rechte Licht zu rücken und scharf und deutlich zu sagen, worum es geht. Ältere Literatur zitiere ich dabei nur dort, wo es mir nötig scheint, ebenso gehe ich auf die zahllosen Kontroversen um einzelne Fragen im allgemeinen nicht ein, zu denen sich meine Stellungnahme im folgenden von selbst ergibt. Nur darauf kommt es mir an, das Entscheidende möglichst deutlich herauszustellen¹.

Bekanntlich haben wir über den Alpenübergang Hannibals aus dem Altertum zwei ausführlichere Berichte, denjenigen bei Polybios III 47–60 und den zweiten bei Livius XXI 31–38. Es ist daher vor allem notwendig, sich über das Verhältnis dieser beiden Berichte zueinander klar zu werden.

Vergegenwärtigen wir uns daher in möglichster Kürze zunächst den polybianischen Bericht. Hannibal überschreitet die Rhone «etwa vier Tagemärsche für ein Heer» oberhalb der Mündung (42, 1), «wo sie in einem Flußbett fließt» (*κατὰ τὴν ἀπλῆν ἔρσιν*), was nur heißt «oberhalb des Deltas». Von dort geht es am östlichen Rhoneufer flußaufwärts gegen das Landesinnere (47, 1, mit der im ganzen verschobenen irrgen Orientierung, Osten statt Norden, was für unser Problem aber gar keine Rolle spielt), und zwar vier Tage lang von der Übergangsstelle bis zur sogenannten «Insel» (49, 5). Diese wird dann beschrieben als ein bevölkertes und fruchtbare Gebiet ähnlich in Form und Größe wie das Delta Ägyptens, indem auch hier zwei Seiten des Dreiecks durch zwei Flußläufe gebildet werden, die Rhone und einen anderen Fluß (s. gleich unten), die durch ihr Zusammenfließen die Spitze des Dreiecks bilden, die dritte Seite aber im Gegensatz zum Delta Ägyptens durch nahezu unzugängliche Berge (49, 5–7). Jeder Blick in einen Atlas zeigt, daß damit überhaupt nichts anderes gemeint sein kann als das Gebiet

¹ Umfassendste Bibliographie der älteren Literatur bei Paul Azan, *Annibal dans les Alpes* (Oran-Paris 1902) 141ff., ferner Julian, *Histoire de la Gaule* I (1908) 451ff.; spätere Bibliographien Konrad Lehmann, *Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien* (Leipzig 1905) S. VIIIff.; Giannelli, *Aevum* II (1928) 83ff. (nur für die Jahre 1923–26); *Cambridge Ancient History* VIII (1930) 725; F. W. Walbank, *A historical commentary on Polybius* (Oxford 1957) I 382f.

zwischen Rhone, Alpen und Isère. Nur hier gibt es ein Gebiet, das man mit leidlicher Berechtigung als ein Dreieck von der ungefährnen Größe des ägyptischen Deltas beschreiben kann, dessen Grundlinie durch nahezu unzugängliche Berge gebildet wird, aus denen die Rhone und ein anderer Fluß herauskommen, die die Seiten dieses Dreiecks bilden. Zum Überfluß wird das noch doppelt bestätigt. Einmal sind bei Polybios anschließend mehrere Male die Allobrogen genannt, die sicher zwischen Rhone und Isère wohnten, und zum andern führen Polybios' Entfernungsangaben auf die Isère als den Fluß, der mit der Rhone zusammen die «Insel» bildet. Wie oben schon gesagt, gibt Polybios zweimal vier Tagemärsche als Entfernung vom Meer bis zur Insel, das sind rund 200 km bei der zu allen Zeiten üblichen Annahme von etwa 25 km als durchschnittlicher Marschleistung eines Heeres unter normalen Verhältnissen, fast auf den Kilometer genau die wirkliche Entfernung Isèremündung – Küste. Zum Überfluß haben wir auch noch die entsprechende Angabe in Stadien, selbstverständlich in ganz runden Zahlen ungefähr geschätzt, nämlich 39,9 vom Rhoneübergang bis zum Beginn des eigentlichen Gebirgsmarsches 1400 Stadien, von denen die 800 Stadien von der Isèremündung bis zum gleichen Punkt abzuziehen sind, die Polybios 50,1 nennt, so daß 600 Stadien = 106,5 km für die Strecke vom Rhoneübergang bis zur Isèremündung verbleiben². Die moderne Eisenbahnentfernung von der Isèremündung bis Avignon beträgt 132 km, die polybianischen Zahlen (4 Tagemärsche oder 600 Stadien) führen also beide übereinstimmend für den Rhoneübergang auf einen Punkt etwa 20 km nördlich von Avignon, also an den wichtigen Übergang bei Roquemaure. Es spielt unter diesen Umständen gar keine Rolle, daß der Name des in die Rhone einmündenden Flusses sowohl bei Polybios wie an der entsprechenden Stelle bei Livius verderbt überliefert ist: sachlich leidet es keinen Zweifel, daß es die Isère ist³.

Im Gebiet der «Insel» wird ein Streit um die Herrschaft zwischen zwei Brüdern geschlichtet (49, 8–13), dann geht es mit tatkräftiger Unterstützung des älteren der beiden Brüder durch allobrogisches Gebiet 10 Tage etwa 800 Stadien (142 km) «am Fluß entlang» durch ebenes Gebiet bis an den Beginn des eigentlichen Gebirgsmarsches, *ἡ πρὸς τὰς Ἀλπεις ἀναβολή* (50, 1f.). Der Fluß kann nur die Isère sein, 142 km am Fluß entlang (s. dazu noch weiter unten) führen etwa in die Gegend von Pontcharra–Montmélian südlich von Chambéry (Eisenbahnentfernung Valence–Pontcharra 140 km, Valence–Montmélian 148 km), also in der Tat an den Punkt, wo das breite und ebene Isèretal endet (Meereshöhe hier etwa 250 bis

² Bestens entsprechend den 700 Stadien, die Strabo von der Isère bis zur Durance rechnet, IV 1, 11 p. 185.

³ Polyb. III 49, *ἡ δὲ σκάρας* AR, wobei das *ἡ* in *ἡ* emendiert werden muß; Livius XXI 31, 4 *Ibi Sarar Rhodanusque; bisarar; ibi Arar.* Hier den Namen der sachlich verlangten Isère einzusetzen, ist eine sehr leichte Emendation, und es ist nicht notwendig, eine Verfälschung der Flußnamen anzunehmen, indem die heutige Isère bei Polybios und Livius als Rhone bezeichnet wäre und *Σκάρας* oder Sarar oder Arar der Name des Oberlaufs der Rhone wäre, wie es vor allem Azan, *Annibal* 159ff. zu begründen versuchte; so neuerdings auch Constans Rev. Hist. 147 (1924) 22ff.

260 m) und der Gebirgsmarsch beginnt. Jetzt beginnen auch die Schwierigkeiten: 50, 3–51, 9 erster Versuch der Allobrogen, einen Übergang zu sperren, der mit einem Tag Aufenthalt durch List überwunden wird; 51, 10–52, 1 Eroberung eines Hauptortes jenseits des Übergangs, Verproviantierung und ein Tag Rast; 52, 2 drei Tage ungestörter Marsch, dabei Versuch der Einheimischen, Hannibal durch geheuchelte Freundschaft in eine Falle zu locken (52, 3ff.), dann am 4. Tage der vorbereitete Überfall an einer schwierigen Schlucht (52, 8–53, 5), die Hannibal unter schweren Verlusten schließlich vor allem in der Nacht hinter sich bringt. Am folgenden Tage Weitemarsch, nur noch wenig belästigt, bis zum letzten Paßanstieg und Erreichen des Hauptkammes der Alpen und der Paßhöhe, seit Beginn des Gebirgsmarsches am 9. Tage (53, 6–9). Dort, und zwar auf der Paßhöhe zwei Tage Rast, während der noch Nachzügler zum Heer aufschließen (53, 9f.). Da hier oben bereits Schnee liegt – es ist Oktober – und die Stimmung nach den voraufgegangenen Kämpfen und Strapazen schlecht ist, richtet Hannibal seine Truppen dadurch wieder auf, daß er ihnen die tief unten liegende und vom Paß aus sichtbare Poebene zeigt (54, 1–3). Dann Beginn des Abstiegs (54, 4ff.) auf schmalem und steilem und zunächst noch schneebedecktem Weg bis zu einem Punkt, wo an einer ohnehin schon sehr engen Stelle durch einen kürzlichen Felsrutsch der Weg auf eine Länge von $1\frac{1}{2}$ Stadien (also etwa 250 m) ganz unterbrochen war (54, 7). Ein Umgehungsversuch scheitert an Geländeschwierigkeiten und dem Umstand, daß eine lockere, unverbundene Neuschneedecke auf vereistem Altschnee Tiere und Menschen an den Steilhängen zum Absturz bringt (54, 8–55, 5). Der Versuch muß daher aufgegeben und auf leidlich gesäubertem Platz vor dem Felsabbruch Lager bezogen werden (55, 6). Dann gelingt es in eintägiger Arbeit, den abgerissenen Weg so weit herzustellen, daß Pferde und Tragtiere hinübergeführt und weiter unten im schneefreien Gebiet auf die Weide geschickt werden können (55, 6f.). Indessen bauen die Numider den Weg so weit aus, daß nun auch die von Hunger schon stark mitgenommenen Elefanten durchgebracht werden können (55, 8f.). In drei Tagen von dieser schwierigen Stelle aus wird dann die Ebene erreicht (56, 1), wo zunächst am Fuß des Gebirges eine Ruhepause eingeschaltet wird, um Mensch und Tier sich wieder erholen zu lassen (60, 2–8). Danach folgt als erstes Ereignis auf italischem Boden die gewaltsame Eroberung des Hauptortes der Tauriner (60, 8–10)⁴.

Im ganzen ist das ein Bericht von höchster Anschaulichkeit, der überall den unmittelbaren Teilnehmer an den Ereignissen verrät. Eine Schilderung wie die des Abstiegs etwa, wo wir lesen, wie Mensch und Tier auf dem lockeren Neuschnee über der vereisten Unterlage hältlos abrutschen, nachher aber die vereiste Bruchharschdecke zwar noch den Menschen trägt, die Tiere sie aber zum Teil durchstoßen und dann darin hängen bleiben (also weder Gletschereis noch Firnschnee, wie meistens interpretiert wird), konnte ein Griechen gar nicht erfinden, da er solche Dinge aus seiner Heimat nicht kennen konnte. In diesem ganzen Bericht

⁴ Zur zeitlichen Einordnung der Ereignisse s. auch unten S. 239f.

steht auch nicht ein einziger Satz oder eine einzige Bemerkung, die sachlich anstößig wäre oder als erfunden oder übertrieben bezeichnet werden müßte.

Vergleichen wir mit diesem polybianischen Bericht den livianischen, so stellen wir zunächst fest, daß der gesamte polybianische Bericht von Anfang bis zu Ende geschlossen und ohne Auslassungen in der gleichen Reihenfolge und mit den gleichen Ereignissen und Tagesangaben auch bei Livius steht. Statt der Wiederholung des oben bereits Gesagten gebe ich hier nur die Konkordanz zwischen Polybios und Livius.

Polybios III	Livius XXI
47, 1	= 31, 2f.
49, 5–13	= 31, 4–8
50, 3–51, 13	= 32, 8–33, 11
52, 1f.	= 33, 11
52, 3–53, 5	= 34, 1–9
53, 6–8	= 35, 1–3
53, 9f.	= 35, 4f.
54, 1–3	= 35, 6–9
54, 4–6	= 35, 10–12
54, 7	= 36, 1–3
54, 8–55, 5	= 36, 4–8
55, 6	= 37, 1
55, 7–56, 1; 60, 2–7	= 37, 2–6
60, 8–10	= 39, 1; 4f.

Vergleichen wir die beiden Parallelberichte näher, so ergibt sich, daß bei aller Gleichheit, die vielfach bis zu wörtlicher Gleichheit geht, doch auch Abweichungen vorhanden sind. Meistens ist Polybios ausführlicher und genauer als Livius, es gibt aber auch einzelne Stellen, an denen Livius Einzelheiten mehr hat als Polybios, die nicht wie manches davon literarische Umschreibungen oder Ausschmückungen sind, sondern sachlich vernünftig sind und glaubhaft aussehen. Daneben gibt es Stellen, an denen Livius den bei Polybios geschilderten Sachverhalt offensichtlich falsch wiedergibt, da er die Angaben seiner Quelle mißverstanden hat. Um das im einzelnen aufzuzeigen, müßte man die beiden Berichte Satz für Satz miteinander vergleichen und durchinterpretieren. Das würde hier zu weit führen, und so sei es nur an ein paar Beispielen erläutert.

An glaubhaften Angaben, die Livius mehr hat als Polybios, nenne ich etwa den Namen des allobrogischen Königs Braneus (31, 6), ferner daß Hannibal bei der Annäherung an das erste Hindernis zuerst Halt macht und durch gallische Späher aufklären läßt (32, 9), ehe er dieselben Leute ausschickt, um sich näher über die Möglichkeiten eines Durchbruchs durch die Sperre zu orientieren. Auch weiter ist hier Livius genauer. Die Ereignisse verteilen sich bei ihm ganz klar auf zwei Tage, 32, 10 *luce prima* nach dem ersten Lager, also am zweiten Tage, der dann

simulando aliud quam quod parabatur zugebracht wird, sachlich entsprechend Polyb. 50, 5 und 50, 8, der ebenfalls ein zweimaliges Lager nennt. Nicht erfunden sieht die Bemerkung aus (32, 9), daß sich Hannibals Lager vor dem ersten Paßhindernis bereits in einem Tal mit felsigen und abschüssigen Hängen befunden habe. Ebenso scheint es wohl nicht einfach belanglose Umschreibung zu sein, wenn Livius 32, 13 «Gepäck, Kavallerie und der größte Teil der Fußtruppen» sagt, wo Polybios 50, 9 nur von «dem größeren Teil des Heeres» spricht, ähnlich nachher 33, 11: *castellum ... vicosque circumiectos*, wo Polyb. 51, 10 nur die *πόλις* hat. Wahrscheinlich richtig ist auch das *promunturium*, von dem Hannibal seinen Truppen Italien zeigt (35, 8), worüber aber erst später gesprochen werden kann. Kaum erfunden sehen das Gebüsch und die Wurzelstöcke aus, an denen sich die Soldaten an den steilen Stellen des Abstiegs halten konnten (36, 1).

Klare Irrtümer des Livius liegen z. B. vor 33, 7, wo von den beiderseits abschüssigen Engen die Rede ist, von denen Mensch und Tier «in die unermeßliche Tiefe» abstürzten. Denn auf einem schmalen Grat führte der Weg bestimmt nicht zu dem Paß hinauf, und eine auf einem Grat marschierende Abteilung kann man nicht von oben her angreifen. Bei Polyb. 51, 4 lesen wir nur von einem «engen, rauhen und steilen Anstieg». Kaum richtig dürfte es sein, wenn bei Liv. 34, 5 bei dem Bericht über den Überfall in der letzten Schlucht behauptet wird, daß Hannibal die ganze Nacht von dem vorausgeschickten Troß und der Kavallerie getrennt habe übernachten müssen, da die Gegner durch einen Seitenangriff die Marschkolonne unterbrochen hätten. Bei Polyb. 53, 5 heißt es stattdessen, daß Hannibal in der Nacht ohne Kavallerie und Troß mit dem halben Heer in einer festen Stellung den nächtlichen Durchmarsch des sonstigen Heeres durch die Schlucht deckte. Das klingt bedeutend glaubhafter, denn wie Hannibal dann trotzdem sein Heer durch die Schlucht gebracht haben soll, erfahren wir bei Livius nicht. Nicht bei Polybios steht der Satz, daß Hannibal überwiegend ohne Weg und in lauter Irrfahrten teils durch betrügerische Führung, teils durch Einbiegen in Täler auf eigene Faust auf die Paßhöhe gelangt sei (35, 4). Von einem Verirren ist bei Polybios an keiner Stelle etwas angedeutet, und in den neun vielfach noch kampferfüllten Tagen eines schwierigen Gebirgsmarsches wäre für Zeitverluste durch Irrwege auch gar keine Zeit gewesen. Der Satz ist höchst verdächtig und wahrscheinlich Erfindung (s. dazu auch unten S. 234). Eine bedeutende sachliche Abweichung zwischen Polybios und Livius liegt darin, daß Hannibal bei Polyb. 54, 2 seinen mißmutigen Truppen Italien während des Lagers auf dem Paß zeigt, während nach Liv. 35, 7f. das Heer sich bereits unlustig, niedergeschlagen und langsam in Marsch gesetzt hat und Hannibal wegen dieser schlechten Stimmung vorausmarschiert, um seinen Truppen dann von einem «Vorsprung» aus Italien zu zeigen. Auch hier ist die polybianische Version sachlich viel glaubhafter, worüber ebenfalls später noch einmal zu sprechen ist. Ein ganz klarer Fehler liegt wieder vor, wenn Liv. 36, 2 aus dem auf 250 m Länge abgerissenen Weg bei Polyb. 54, 7 einen Abbruch von fast 1000 Fuß Tiefe macht. Und schließlich heißt es bei Polyb. 55, 8 nur von den

Elefanten, die ja mehrere Tage auf der Paßhöhe warten mußten, ehe sie hinuntergeführt werden konnten, daß sie vom Hunger sehr mitgenommen waren, bei Liv. 37, 4 sind auch die Tragtiere fast verhungert, die nach Polyb. 55, 7 schon nach einem Tage an der schwierigsten Stelle vorbeigeführt und auf tiefer gelegene Weiden gebracht werden konnten. Bei Liv. 37, 6 werden sie erst im Tal auf die Weide geschickt. Auch hier verdient die genauere und ausführlichere Darstellung bei Polybios entschieden den Vorzug.

Diese Beobachtungen ergeben, daß der livianische Bericht nicht unmittelbar aus Polybios stammt, sondern daß beide, Polybios und Livius, auf die gleiche Primärquelle zurückgehen. Man nimmt allgemein und wohl mit Recht an, daß diese Primärquelle Silenos war, der auf karthagischer Seite am Hannibalzug teilnahm, wobei Livius ihn nicht direkt benutzte, sondern durch das Geschichtswerk des Coelius Antipater vermittelte, das seine wichtigste Quelle für den zweiten punischen Krieg war⁵. Nennen wir also diesen Bericht, den wir bei Polybios allein haben und bei Livius gleichfalls zur Hauptsache, der Kürze halber den «Silenosbericht».

Nun stehen aber innerhalb des livianischen Berichtes noch einige kurze Kapitel, die wir bei Polybios nicht finden, und deren Vorhandensein ist eben die große Crux, die den Alpenübergang Hannibals zu dem Problem macht, über das so unendlich viel geschrieben ist und noch wird. Es sind erstens die Sätze in 31, 9–12, dazu 32, 6 (32, 1–5 handeln von der Rückfahrt Scipios nach Italien und gehen uns hier nicht unmittelbar an), in denen als Marschroute Hannibals genannt werden die Tricastini, dann das äußerste Ende des Gebiets der Vocontii, die Tricorii und die Druentia, deren Überschreitung geschildert wird. Da die Wohnsitze der genannten Stämme genügend bekannt sind, ergibt sich daraus mit Sicherheit als die von dieser Version gemeinte Marschroute das Drômetal – Col de Cabre – Veynes – Gap – oberes Durantetal im Zuge der späteren römischen Hauptstraße über die Westalpen⁶. Zweitens gehört dazu 32, 7, eine Schilderung der himmelhohen Alpen, in denen alles von Eis und Frost starrt, schlummer anzusehen, als man es überhaupt beschreiben kann, und drittens 37, 2f. die berühmte Geschichte der Felssprengung beim Abstieg vom Paß mit einem Riesenfeuer und darauf geschüttetem Essig. Diese drei Stücke, die nicht bei Polybios stehen, gehören zusammen, denn sie erscheinen alle drei ebenso bis in die Einzelheiten gleich mit sogar wörtlichen Anklängen, und zwar nur sie, ohne etwas von dem, was bei Polybios steht, kurz bei Amm. Marc. XV 10, 11 und breit ausgemalt bei Sil. Ital. III 466–493. 630–646⁷.

⁵ Siehe FGrHist II B nr. 175 mit Kommentar; RE III A 53ff. Belochs Annahme einer römischen Zwischenquelle auch für Polybios (Hermes 50 [1915] 357ff.) halte ich nicht für richtig; dagegen auch Sontheimer, Klio 20 (1926) 52.

⁶ *Itin. Anton.* 356, 1ff.; *Itin. Hieros.* 554, 3ff.; *Tab. Peutingeriana*. Denselben Weg läßt Livius V 34, 5; 8 die Gallier unter Bellovesus ziehen; ferner Caes. *B.G.* I 10, 5 und Strabo IV 1, 12 p. 187 «der kurze Weg durch die Vokontier» im Gegensatz zur längeren Küstenstraße.

⁷ Es ist daher unrichtig, wenn Bourgery, Rev. phil. 12 (1938) 120ff. diese drei Stücke auf zwei verschiedene Quellenschriftsteller verteilt.

Einzelne Abweichungen zwischen Livius, Silius und Ammian bestätigen dazu den ohnehin sicheren Schluß, daß Silius und Ammianus diese Stütze nicht etwa aus Livius genommen haben⁸. Bezeichnen wir daher diese Version, die wir bei Ammian und Silius *Italicus* allein, bei Livius mit dem polybianischen Bericht verschmolzen vorfinden, als «Version B».

Vereinbar sind die beiden Versionen miteinander nicht. Es ist über jeden Zweifel erhaben, daß Hannibal nach dem «Silenosbericht» bis zur Isère marschiert und vom Isèretal aus den eigentlichen Alpenmarsch beginnt, während die «Version B» ebenso klar und eindeutig eine Marschroute Drômetal–Durance behauptet. Wir müssen uns also für die eine oder die andere Version entscheiden, und jede Behandlung des hannibalischen Alpenmarsches, die diesen klaren Tatbestand nicht beachtet und versucht, unkritisch Angaben dieser beiden verschiedenen Versionen miteinander zu verkoppeln, ist von vornherein verfehlt. Das Problem des hannibalischen Alpenübergangs ist wirklich, wie es zuerst Kahrstedt klar ausgesprochen hat⁹, in erster Linie einmal ein quellenkritisches Problem und erst in zweiter Linie ein topographisches.

Nun, diese Entscheidung zwischen den beiden Versionen kann nicht schwer fallen. Es ist nicht nur der allgemeine Rangunterschied zwischen einer polybianischen Darstellung und einer davon abweichenden livianischen, die die Frage allein schon entscheiden könnte, sondern die Qualität dieser «Version B», die die Antwort gibt. Fragen wir uns nämlich, was denn auf dem gesamten angeblichen Marsch durch das schwierige Drômetal bis zur oberen Durance und weiter eigentlich geschehen ist, so lautet die Antwort, überhaupt nichts! Diese «Version B» besteht in diesem Stück nur aus der Aneinanderreihung von ein paar geographischen Namen. Einzig bei dem angeblichen Übergang über die Durance werden die Schwierigkeiten der Überschreitung des ohnehin schon gefährlichen und nun noch durch Regen angeschwollenen Flusses geschildert. Aber auch diese Schilderung ist wertlos, da sie abgesehen von der an sich unsachlichen und phrasenhaften Beschreibung bestenfalls auf den Unterlauf des Flusses passen könnte, nicht auf das oberste Teilstück etwa bei Embrun oder noch weiter flußauf, wo der Übergang bei der angegebenen Marschroute stattgefunden haben müßte. Ich betone ausdrücklich, daß das nicht etwa daran liegt, daß Livius hier gekürzt hat, denn auch in der lang ausgesponnenen und aufgebauschten Darstellung bei Silius III 466–493 und 500–555 finden wir keine einzige sachliche Angabe. Und die Antwort darauf, weshalb auf diesem ganzen Marsch der «Version B» überhaupt nichts geschieht im Gegensatz zu dem so ereignisreichen und lebendigen «Silenosbericht», kann nur lauten, daß hier nichts geschehen ist, weil Hannibal diesen Weg eben nicht gezogen ist und die Nennung dieser Namen nicht einem wirklichen Bericht über den Hannibalzug entstammt, sondern literarische Erfindung ist. Das zweite Stück,

⁸ Zu Silius s. A. Klotz, *Rh. Mus.* 82 (1933) 1 ff., zu Ammian (mit vielen falschen Schlüssen) Sontheimer, *Klio* 20 (1926) 19ff.

⁹ Meltzer-Kahrstedt, *Geschichte der Karthager* III 181.

die grausliche Beschreibung der schauerlichen Alpen mit ihren himmelhohen Schneebergen, ihren in Eis und Frost erstarrten Tieren, ihren ungeschorenen und ungepflegten Menschen ist ein typisches Stück der Sorte von Literatur, die schon Polybios wegen ihrer Unkenntnis der wahren Verhältnisse und ihrer maßlosen Übertreibungen scharf gegeißelt hat (III 47, 6ff.). Und nicht besser steht es mit dem berühmten dritten Stück, der Felssprengung mit Feuer und Essig. Wir brauchen uns wirklich nicht bei der Frage aufzuhalten, ob das technisch möglich ist oder nicht, sondern uns nur die Frage vorzulegen, woher denn Hannibal an dieser Stelle die Mengen von Essig zur Verfügung hatte, die dafür nötig gewesen wären, wo denn die «ungeheuren Bäume» hier oben über der Waldgrenze(!) gewesen sein sollen, die man fällte, und woher man das Werkzeug hatte, um «riesige» Bäume zu fällen, und endlich noch, wo denn Platz gewesen sein soll, um einen solchen mächtigen Scheiterhaufen zu bauen, wenn doch der Fels so steil war, daß niemand die Abbruchstelle passieren konnte, um den ganzen Unsinn dieser berühmten Szene zu erkennen, die deshalb auch schon in den ersten Anfängen einer kritischen Geschichtsschreibung als Märchen erkannt wurde¹⁰.

Wir haben in der «Version B» also einen Autor vor uns, der den Bericht über den Alpenmarsch Hannibals für seine Leser dadurch «verbesserte», daß er ihn mit einigen geographischen Namen versah und dafür die Namen nahm, die am nächsten zur Hand und auch einigermaßen bekannt waren, die Namen der Stämme an der einzigen römischen Straße über die Westalpen in republikanischer Zeit außer der Küstenstraße. Auch daß man beim Abstieg vom Paß einige Tage arbeitete, um einen Weg für die Tiere durch die Abbruchstelle herzustellen, war viel zu prosaisch und uninteressant und wurde mit der Schilderung der Felssprengung gewürzt. Den Einfluß dieser mit starken Farben auftragenden und unbedenklich erfindenden «Version B» spüren wir wohl auch vereinzelt innerhalb der livianischen Fassung des «Silenosberichts». Die bei Polybios nicht vorhandenen Irrfahrten über wegloses Gelände und durch falsche Täler (35, 4) erinnern verdächtig an einen anderen Vorwurf, den Polybios der von ihm gerügten unsachlichen Literatur macht, daß hier Götter und Heroen bemüht wurden, um Hannibal auf den richtigen Weg zu bringen, den er sonst unweigerlich verfehlt haben würde (III 47, 9; 48, 7). Polybios stellt demgegenüber fest, daß Hannibal selbstverständlich einheimische Führer hatte (48, 11). Mehrfach ist bei Livius verschiedenes «riesig» und «ungeheuer», wo es bei Polybios ganz nüchtern und ohne Superlative hergeht, und «unbestimmte Geräusche», die die Leute bei dem angeblichen Duranzeübergang erschrecken (31, 12), finden wir 33, 6 wieder (bei Polyb. 51, 5 steht das nicht!).

Bei dem Autor der «Version B» muß es sich um einen jüngeren Annalisten handeln, da er die römische Straße über den Genèvre und die römische Herrschaft

¹⁰ Ebenso für den sachlichen «Wert» dieser Version wie für ihre Entstehungszeit bezeichnend ist es, daß sie Scipio auf der Rückfahrt nach Italien in dem damals noch ganz außerhalb der römischen Einflußsphäre liegenden Genua landen läßt (32, 5) statt in Pisa (Polyb. 61, 2 = Liv. 39, 3). Auch das steht übrigens wieder bei Ammian XV 10, 10 und beweist damit weiter die Zusammengehörigkeit der ganzen «Version B».

über Ligurien kennt, und zwar um einen bekannteren und gelesenen Autor, wenn sowohl Silius Italicus wie noch Ammian ihn direkt benutzen. Der Gedanke an Valerius Antias, eine der Hauptquellen für Livius, liegt am nächsten¹¹.

Schwierigkeiten machte Livius natürlich die Einarbeitung dieser abweichenden Version in seine auf dem «Silenosbericht» beruhende Hauptdarstellung. Er schob das Kapitel mit der Nennung der Namen und der Schilderung der Alpen daher an der Stelle ein, wo Hannibal nach dem Hauptbericht am Fuß des eigentlichen Alpenmarsches (ἀναβολὴ τῶν Ἀλπεων) stand, Polyb. 49, 13–50, 1 = Liv. 31, 9; 32, 8. Damit kommt aber nun die geographisch sehr falsche Angabe zustande, daß Hannibal nach Livius l. c. von der mittleren Isère aus «nicht geradeaus auf die Alpen zu, sondern nach links» ins Drômetal marschiert. Richtig wäre dieses «nach links» gegen das Drômetal von der Übergangsstelle an der Rhone aus, und so war es bei dem livianischen Autor der «Version B» jedenfalls auch gemeint. Wie unzutreffende Vorstellungen Livius und in diesem Falle auch der Autor der «Version B» von der Geographie der Alpen hatte, zeigt die Angabe, daß Hannibal auf dem ganzen angeblichen Marsch durch das Drômetal bis zur oberen Durance und weiter sich noch außerhalb des Gebirges in der Ebene befand und erst jetzt plötzlich himmelhoch «die Alpen» vor den entsetzten Augen des Heeres auftauchen (32, 6f.). Ja, selbst nach dem Übergang über die Durance, also nach der Marschroute der «Version B» etwa von Embrun aus, geht es noch «in einem zur Hauptsache ebenen Marsch» weiter, bis man an «die Alpen» kommt (32, 6). Dieser «zur Hauptsache noch ebene Marsch durch friedliche Bevölkerung» stammt übrigens aus dem «Silenosbericht» = Polyb. 49, 13; 50, 2. Man sieht, wie die beiden Versionen rein am Schreibtisch ohne jede Vorstellung von den tatsächlichen geographischen Verhältnissen zusammengeklittert wurden. Den Grund, weshalb Livius diesen abweichenden Bericht hier einschob, hat wohl Kahrstedt richtig erkannt¹². Seine Hauptquelle Coelius ließ ja Hannibal über den Kleinen St. Bernhard gehen (Liv. XXI 38, 7), während Livius wußte, daß Hannibal nach allen anderen Berichten den «Taurinerpaß» benutzt hatte (38, 5f.). Deshalb legte er hier, wo er nun vom eigentlichen Alpenübergang zu sprechen hatte, das in dieser Beziehung «bessere» Stück aus einem anderen Annalisten ein, das den Weg über den «Taurinerpaß» deutlich bezeichnete. Daß Coelius den im «Silenosbericht» wohl sicher namenlosen Paß mit dem Namen des Cremonis iugum belegte, gehört in das gleiche Kapitel wie die vielfachen sonstigen und öfters ebenfalls falschen Wiedergaben griechischer Namen durch lateinische¹³. Vermutlich wußte er, daß das Cremonis iugum aus dem Iséretal nach Italien führte und also insofern zu passen schien.

¹¹ Wie auch Klotz annimmt, *rh. Mus.* 82 (1933) 1ff., bes. 32f.; Livius und seine Vorgänger, 2. Heft (Neue Wege zur Antike II. Reihe Heft 10, 1941) 104ff. 136f. 198f. und sonst öfters. Für Claudius Quadrigarius (so Sontheimer *Klio* 20 [1926] 48ff.) gibt es kein ernst zu nehmendes Argument. Vgl. auch Wilh. Hoffmann, *Livius und der zweite punische Krieg*, *Hermes Einzelschriften* 8 (1942) 11.

¹² *Geschichte der Karthager* III 149f.

¹³ Siehe dazu Ed. Meyer, *Kleine Schriften* II 406ff.

Das Schlußergebnis der vorgeführten Analyse ist also, daß wir es gar nicht, wie man sich meistens ausdrückt, mit zwei voneinander abweichenden «Berichten» über den Alpenmarsch Hannibals zu tun haben, sondern daß nur ein einziger Bericht darüber vorliegt, den wir bei Polybios rein haben und bei Livius ebenfalls, aber zum Teil etwas entstellt und mit anderen Angaben vermischt. Diese abweichenden Angaben des Livius vor allem über die Marschroute beruhen aber nicht auf einem wirklichen Bericht über Hannibals Zug, sondern sind reine Schreibtisch erfundung, anscheinend eines jüngern römischen Annalisten. Der echte Bericht über Hannibals Alpenmarsch dürfte auf Silenos zurückgehen, der von Livius daneben benutzte jüngere Annalist ist vermutlich Valerius Antias.

Erst jetzt nach Klärung der Quellenfragen ist die Bahn frei für die neue Frage, ob sich die wirkliche Marschroute Hannibals und der benutzte Paß nach den Angaben des Polybios feststellen lassen, erst jetzt tritt die Topographie in ihre Rechte. Wir haben dafür einmal das Isèretal als den Ausgangspunkt des eigentlichen Gebirgsmarsches und die Gegend von Turin als den ersten namentlich genannten Ort auf italischem Boden. Letzteres bestätigt Livius auf das nachdrücklichste mit seiner Angabe, daß die Tauriner als der zuerst erreichte Stamm bei allen Schriftstellern feststunden (38, 5f.). Eine so bestimmte Angabe haben wir zu glauben, da Livius diese Werke noch selber lesen konnte. Ebenso bestätigt Polybios in seinem geographischen 34. Buch noch einmal, daß Hannibal den «Taurinerpaß» benutzte (Strabo IV 6, 12 p. 209 = Polyb. XXXIV 10, 18 H). Das heißt also, daß Hannibal ins Tal der Dora Riparia abstieg. Der Kleine St. Bernhard ist dadurch ausgeschlossen. Es hätte für Hannibal, der zu den Insubrern, also nach Mailand und Umgebung wollte (Polyb. 60, 8) und auch in dieser Richtung weiterzog, keinen Sinn gehabt, bei seiner Ankunft in der Poebene mit seinem schwer mitgenommenen Heere einen so großen Abstecher nach Süden zu machen, um einen Ort zu erobern, der ihn gar nicht interessieren konnte. Der Angriff auf die Stadt der Tauriner hat nur Sinn, wenn der Ort unmittelbar an seiner Marschrichtung lag. Auch daß die Tauriner Hannibal «nicht trauten» (Polyb. 60, 9), hat nur Sinn in den ersten Tagen, solange man über Hannibals Absichten noch im Unklaren sein konnte. Wenn er von Norden her, etwa von den Insubrern aus, wie man gelegentlich behauptet, gegen sie zog, war ein «Mißtrauen» gegenstandslos, sondern die Angriffsabsicht klar. Der Kleine St. Bernhard ist aber auch ganz abgesehen von der Frage der Aussicht auf die Poebene noch dadurch auf das bestimmteste ausgeschlossen, daß Hannibal nach der Überwindung der Abbruchstelle unterhalb des Passes am dritten Tage in der Ebene war (56, 1). Von der Paßhöhe des Kleinen St. Bernhard aus sind es aber etwa 120 km (heutige Straßenentfernung) bis in die Ebene, um ein Mehrfaches zuviel.

Ins Tal der Doria Riparia führen sowohl der Paß des Mont Genèvre mit Nebenpässen wie die Gruppe der Pässe des Mont Cenis-Systems. An sich ist es unschwer möglich, aus dem Isèretal in das Tal der Durance zu gelangen, nämlich von Grenoble aus entweder durch das Tal des Drac und Ebron über den 1179 m hohen

Col de la Croix Haute oder dem Dractal folgend über den 1246 m hohen Col Bayard, die beide nach Gap führen. Die dritte Möglichkeit, vom Dractal aus durch das Tal der Romanche über den 2075 m hohen Col du Lautaret nach Briançon, scheidet aus, da das größtenteils völlig unpassierbare Romanchetal vor dem Bau der modernen Straße sicherlich nicht gangbar war. Diese theoretischen Möglichkeiten sind aber mit Polybios' Bericht nicht vereinbar. Einmal kann Hannibal danach das Iséretal nicht schon bei Grenoble verlassen haben, dessen Entfernung von Valence auf den heutigen Straßen des linken Isèreufers 86 km, auf der Autostraße des rechten Ufers 94 km beträgt, wesentlich weniger als die etwa 140 km, die Hannibal nach Polybios an der Isère aufwärts marschierte. Ferner könnte der Ort, den Hannibal nach Bezungung des ersten Übergangs jenseits davon einnahm, nicht mehr allobrogisch gewesen sein (Polyb. 51, 9 ff.), wenn er ein größeres Stück südlich von Grenoble lag, und vor allem würden die Entfernungen bis zum Mont Genèvre auf diesen Wegen (heutige Straßenentfernungen 231 und 207 km) viel zu groß, um sie mit einem marschierenden Heere in neun, noch dazu von Schwierigkeiten und Kämpfen erfüllten Tagen zurückzulegen. Das gilt natürlich alles auch für die Nebenpässe des Genèvre, wie etwa den Col de l'Echelle. Auch die Entfernung vom Mont Genèvre in die Ebene ist mit ungefähr 75 km erheblich zu groß für die 2–3 Tage, die Hannibal mit seinem erschöpften Heere dafür brauchte.

Dem polybianischen Bericht entspricht einzig ein Marsch durch das Arctal (Maurienne) zu einem der Cenispässe, und die Frage spitzt sich darauf zu, ob es hier einen Paß gibt, für den Polybios' Darstellung auch in allen Einzelheiten zutrifft. Nun, diesen Paß gibt es, und es gibt ihn überhaupt nur hier, und er ist auch seit Jahrzehnten gefunden, der Col du Clapier¹⁴, ein südlicher Nebenpaß des Mont Cenis, 2482 m hoch, heute wegen des Baus der Cenisstraße nahezu vergessen und fast nur noch von Schmugglern benutzt. Er führt aus dem bei Bramans in das Arctal mündenden Vallon d'Amboin in das Tal des Canale di Giaglione (Jaillons, Clareatal) auf der italienischen Seite, das etwas oberhalb von Susa in das Tal der Dora Riparia einmündet. Auf den modernen Atlanten sucht man ihn zumeist vergebens und muß schon zu großmaßstäblichen Karten greifen. Für die Wissenschaft entdeckt und als Hannibalpaß vorgeschlagen wurde er von dem französischen Artillerieobersten Jean-Baptiste Perrin¹⁵, seitdem mehrfach behandelt, aber auch immer wieder vergessen oder nicht beachtet. Heute darf die Frage bei den kompetenten Beurteilern als entschieden gelten¹⁶. Der Clapier ist der einzige West-

¹⁴ In älterer Literatur auch Col de la Thouille oder de la Clairée genannt.

¹⁵ (Jean-Baptiste) Perrin, *Marche d'Annibal des Pyrénées au Pô* (Metz 1887).

¹⁶ Beste Behandlung bei Paul Azan, *Annibal dans les Alpes* (Paris 1902), der Clapier speziell S. 95ff. mit Photos; 131ff.; ferner J. Colin, *Annibal en Gaule* (Paris 1904) 389ff. mit Photos und Kartenskizze 1:50000; H. Ferrand, *Une conversion au Clapier*, REA 10 (1908) 79ff.; André Berthelot, *Itinéraire d'Annibal à travers la Gaule*, REA 37 (1935) 185ff.; *les éléphants d'Annibal au Mont Cenis*, I. c. 38 (1936) 35ff.; Josef Knoflach, *Polybios und der Col Clapier*, Klio 25 (1932) 403ff. Photos vom Clapier auch REA 13 (1911) Taf. II-IV. Maßgebende Karte (Nouvelle) Carte de France 1:20 000 Blatt XXXVI 35 Mont d'Amboin nr. 1 und der darauf beruhende gleichnamige Zusammendruck in 1:50 000 Blätter XXXVI 35 Mont d'Amboin und 34 Lanslebourg. Das Buch von Spenser Wilkinson, *Hanni-*

alpenpaß, auf den alle Angaben des polybianischen Berichtes, der wie betont offensichtlich auf einen sachlich tadellosen und lebendigen Augenzeugenbericht zurückgeht, ohne Künsteleien bestens passen. Der Paß selber ist ein knapp 1 km breites Gebirgsjoch, dessen tiefste Einsenkung am Ostende liegt mit 2482 m, aus der ein steiler Fußpfad abwärts führt, während das Westende, aus dem ebenfalls ein Pfad hinausführt, etwa 2520 m hoch liegt. Von der Einsattelung erstreckt sich das etwa 750 m breite und etwa 2 km lange Hochtal des Vallon de Sarine fast eben nach Nordwest mit einer schmalen Fortsetzung von etwa 3 km Länge, die auf dieser Länge um nur etwa 200 m bis auf 2200 m fällt, und ist gleich am Paß zum Teil von dem Lac de Sarine eingenommen. Direkt vom Paß selber, wenn auch nicht aus der tiefsten Einsattelung heraus, öffnet sich die weite Aussicht auf die 2000 m tiefer liegende Poebene, von der alle Beobachter wegen ihrer Großartigkeit geradezu begeistert sind. Auch das *promunturium* des Livius ist da, der Steilabsturz nach Süden in das Giaglionetal, der die Mitte des breiten Sattels bildet. Wir haben hier also beides, was wir haben sollten, die direkte Aussicht vom Paß selber auf die Poebene, die Hannibal seinen Soldaten zeigte, die also Tatsache und nicht dramatisierende Erfindung ist, und den Lagerplatz auf der Paßhöhe selber (αὐτοῦ Polyb. 53, 9; *in iugo* Liv. 35, 5), auf der das Heer zwei Tage lagerte. Und dieses beides gibt es nur auf dem Clapier und auf keinem anderen Westalpenpaß. Ebenso sind die Vorgänge beim Abstieg im Gelände klar. Der Abstieg erfolgte nicht auf dem äußerst steilen, schmalen Fußpfad, der auf den Karten verzeichnet ist und aus der linken, östlichen, tiefsten Einsattelung direkt ins Giaglionetal hinunterführt. Dieser Weg ist viel zu steil und wäre für Tiere unmöglich. Vielmehr ist der Weg gemeint, der aus der rechten westlichen Ecke des Hochtals heraus in weitem Bogen nach Süden über die Granges de Thouille (Tuglia) ins Tal führt und normal etwa eine Stunde mehr beansprucht als der genannte direkte Fußpfad. Dieser Weg bietet keine besonderen Schwierigkeiten und wird heute noch auch zum Auftrieb von Kühen benutzt, ist aber in seinem obersten Teilstück auf der französischen Karte nicht verzeichnet. Die Felsabbruchstelle, die Hannibal so viel Zeitverlust verursachte, ist vorhanden, heute Escalier genannt, und die Alp, auf der Pferde und Tragtiere weideten, während die Numider den Weg herrichteten, ist diejenige der Granges de Thouille. Die Entfernung von der Paßhöhe in die Ebene beträgt etwa 50 km, gerade recht für die drei Tage, die Polybios dafür angibt¹⁷.

bals march through the Alps (Oxford 1911), der den Clapier ebenfalls selber begangen und beschrieben hat mit Abbildungen, habe ich nicht bekommen können.

¹⁷ Die Vermutung Knoflachs (s. o. Anm. 16), daß nur Hannibal selber mit der Kavallerie und den Tieren diesen Abstieg benutzte, während die Infanterie auf dem weit leichteren Weg über den «Kleinen Mont Cenis» herum geschickt wurde, ist wohl richtig. Es ist in der Tat auffallend, daß von ihr beim Abstieg nicht die Rede ist, auch nicht beim Wegebau, den die Numider besorgen müssen. Der nur 2083 m hohe Col du Petit Mont Cenis liegt etwa 6 km nordwestlich des Clapier am selben Aufstiegsweg, von dem sich der Weg ins Hochtal des Vallon de Savine und zum Clapier erst dicht unterhalb des Passes abweigt. Daß davon bei Polybios nichts erwähnt wird, kann man mit Knoflach leicht damit erklären, daß sich der Verfasser des «Silenosberichts», also Silenos, bei der Abteilung im Gefolge Hannibals selber befand, die den Clapier benutzte, und von Vorgängen auf dem einfachen Marsch über den Kleinen Mont Cenis nichts weiter zu berichten war.

Keine Schwierigkeiten bereitet die Unterbringung der von Polybios auf dem Anmarsch geschilderten Ereignisse im Gelände, im Gegenteil, alles löst sich leicht und zwanglos. Perrin erklärte zwar, der Durchmarsch eines Heeres durch das untere Isèretal bis Grenoble sei auf beiden Ufern unmöglich, und nahm daher eine westlichere Marschroute über das Hügelland westlich der Isère mit Wiedereinmündung in das Isèretal erst südlich von Chambéry an¹⁸, doch hat dem der andere militärische Beurteiler, Azan, durchaus widersprochen¹⁹, und mit Polybios' «am Fluß entlang» wäre eine so lange und starke Abweichung vom Flußtal unvereinbar, zumal der Marsch zunächst noch «in der Ebene» geht. Beide militärischen Beurteiler sind sich aber darin einig, daß vor dem Bau der modernen Straße und der Flußverbauung das unterste Stück des Arctales vor der Einmündung in die Isère nicht gangbar war. Aber gerade hier hat Azan die Vorgänge, die sich nach Polyb. 50, 3–51, 10 = Liv. 32, 8–33, 10 am ersten «Übergang» (ἀπερβολαί 51, 6) abspielten, aus dem Gelände heraus ausgezeichnet und überzeugend klargemacht. Hannibal verließ das Isèretal bei Pontcharra und zog über das heutige La Rochette im oberen Gélontal und den Paß des Grand Cucheron (1202 m), den die Gallier zu sperren versuchten²⁰. Der Beginn des eigentlichen Gebirgsmarsches, die ἀραβολή πρὸς τὰς Ἀλπεις (Polyb. 50, 1), ist bei Pontcharra, etwa 140 km flußauf von der Isèremündung, den polybianischen 800 Stadien = 142 km dafür bestens entsprechend. Die Kämpfe am vorvorletzten Tage vor Erreichung der Paßhöhe an der «schwer passierbaren Schlucht» (Polyb. 52, 8ff. = Liv. 34, 6ff.) spielten sich zwischen Modane und Bramans ab²¹. Die gesamte Marschstrecke zwischen Pontcharra und der Paßhöhe des Clapier beträgt etwa 106 km oder einiges mehr je nach Wegeverlauf²², wofür angesichts der erheblichen Schwierigkeiten des Marsches und der zeitraubenden Kämpfe unterwegs neun Marschtagen einschließlich Rast bestens passen.

Der Vollständigkeit halber sei noch kurz die zeitliche Verteilung der bei Polybios geschilderten Ereignisse gegeben. Gesamtdauer des eigentlichen Alpenmarsches 15 Tage (Polyb. III 56, 3 = Liv. 38, 1). 1. und 2. Tag²³ Marsch von Pontcharra bis unter den Paß des Grand Cucheron, Entfernung etwa 16–18 km, Nacht vom 2. auf den 3. Tag und 3. Tag Übergang über den Grand Cucheron, Eroberung der «Stadt», Rast, 4.–7. Tag²⁴ Marsch durch das Tal der Maurienne, Entfernung von etwa St. Alban unter dem Grand Cucheron bis Modane etwa 57 km, 7. Tag und

¹⁸ Perrin l. c. 45ff.

¹⁹ 105ff.; auch K. Lehmann, *Die Angriffe der drei Barkiden* 47ff. stellt eine ganze Reihe von Zeugnissen aus einheimischen und ortskundigen Quellen zusammen, die die Begehbarkeit des linken Ufers der Isère beweisen.

²⁰ Azan l. c. 107ff. und besonders 116ff. mit Geländeskizze.

²¹ Nach Osiander, *Der Hannibalweg* (Berlin 1900) 124ff., besser als Perrin 57ff. und Azan 126ff., die diesen Kampf auf die Nordseite des Tals verlegen.

²² Die viel höheren Zahlen bei Perrin 56ff. 67 und Azan 126ff. 134f. ergeben sich aus den täglichen großen Umwegen in die Berge hinein, die sie Hannibal auf dieser Strecke machen lassen.

²³ Vgl. Osiander 30ff.

²⁴ Osiander 33f.; Kampf um die Schlucht am 4. Tag nach Verlassen der «Stadt», Polyb. 52, 2. Die 2 Tage von 52, 8 sind in der Zahl inbegriffen, nicht zuzuzählen.

Nacht vom 7. auf den 8. Tag Kampf um die Schlucht, 8. Tag Marsch bis unterhalb des Anstiegs zum Col du Clapier²⁵, Entfernung Modane bis Le Planey etwa 16 km, 9. Tag Ankunft auf der Paßhöhe, Entfernung Le Planey bis zur Paßhöhe 8–9 km, 9. und 10. Tag Rast auf der Paßhöhe, 11. Tag Abmarsch, Lager vor dem Felsabsturz, 12. und 13. Tag²⁶ Wegebau und Durchbringen der Tiere, 13.–15. Tag Marsch von dort bis in die Ebene.

Die einzige Schwierigkeit scheinen auf den ersten Blick die 1200 Stadien = 213 km zu machen, die Polyb. III 39, 10 als Gesamtstrecke des eigentlichen Alpenmarsches nennt. Die tatsächliche Marschstrecke von Pontcharra über den Grand Cucheron-Maurienne-Col du Clapier bis in die oberitalienische Tiefebene beträgt nach dem oben Gesagten etwa 160 km, also erheblich weniger. Aber diese Schwierigkeit ist mehr scheinbar als wirklich. Daß diese Entfernungsangaben nicht gemessen, sondern nur ganz roh nach der Marschzeit geschätzt sind, ist selbstverständlich, ebenso ist einleuchtend, daß im Gebirge unter schwierigen Verhältnissen bei dem steten Auf und Ab der alten Wege die tatsächlich zurückgelegten Entfernungen wohl immer erheblich überschätzt werden, und eine Überschätzung um nur etwa ein Drittel ist noch nicht einmal schlecht. Man sieht wohl auch, wie Polybios zu diesen Zahlen gekommen ist. Für die 10 Tage vorher an der Isère rechnet er 800 Stadien (50, 1), also 80 Stadien pro Tag oder, wenn wir wie notwendig zwei Rasttage abziehen, 100 Stadien pro Marschtag, und genau die gleichen Zahlen ergeben sich für den eigentlichen Alpenmarsch. 1200 Stadien in 15 Tagen ergeben pro Tag 80 Stadien und nach Abzug der drei bei Polybios direkt bezeugten Rasttage 100 Stadien pro Marschtag. Wir haben es also offensichtlich mit rein schematisch eingesetzten Normalzahlen zu tun, und daß die tägliche Marschleistung auf dem eigentlichen Gebirgsmarsch die gleiche gewesen sein soll wie auf dem ebenen Marsch an der Isère mit Unterstützung des Königs und der Bevölkerung, ist «offensichtlich absurd»²⁷. Gerade bei Gebirgsmärschen ist ganz besonders zu bedenken, daß die Tagesleistung sich nicht danach richtet, welche Strecke an sich von den einzelnen marschiert werden könnte, sondern welche Strecke zurückgelegt werden kann, damit bei der sich gewaltig in die Länge ziehenden Marschkolonne eines Heeres auch die letzten Abteilungen, die erst Stunden nach der Voraussetzung sich in Marsch setzen können, ebenfalls noch bei Tage im nächsten Lager ankommen können, d. h. bestensfalls 5–6 Marschstunden²⁸.

Der von Hannibal gewählte Weg ist im übrigen sogar noch der bestmögliche mit den geringsten Hindernissen und Geländeschwierigkeiten. Das Isèretal führt von Westen her am tiefsten fast eben in die Alpen hinein, das Talstück zwischen

²⁵ Osiander 35; Polyb. 53, 6 «am folgenden Tage» geht es bis «an» den letzten Paßübergang, der am 9. Tage erreicht wird.

²⁶ Osiander 38f.; die drei Tage, die für das Hindurchbringen der Elefanten genannt werden (55, 8), rechnen vom Abmarsch vom Paß ab.

²⁷ Walbank, *Commentary on Polybius I* 389; JRSt 46 (1956) 41. Daß auch andere solche Stadienangaben bei Polybios nach einem schematischen Normalmaß von 200 Stadien als Tagesleistung unter normalen Verhältnissen berechnet sind, hat Osiander 10ff. gezeigt.

²⁸ Siehe dazu bes. Osiander 11ff.

Grenoble und Montmélian, die Vallée de Graisivaudan, ist hochberühmt wegen ihrer Fruchtbarkeit und Üppigkeit, «das schönste Tal Frankreichs», und das anschließende Arctal ist von allen bis an den Hauptkamm der Alpen führenden Tälern das leichteste mit den geringsten Hindernissen. Auf dieser ganzen Strecke war daher auch die Verpflegung des Heeres am leichtesten möglich.

Um kurz zusammenzufassen, sei wiederholt, daß wir über den Alpenübergang Hannibals nur einen wirklichen Bericht besitzen, denjenigen bei Polybios, der auch bei Livius benutzt ist. Die davon abweichende Version bei Livius geht nicht auf einen anderen Bericht über diese Vorgänge zurück, sondern ist reine literarische Erfindung. Der polybianische Bericht ist sachlich in jeder Beziehung einwandfrei und beruht offensichtlich auf der Darstellung eines Teilnehmers an dem Zuge. Die von Polybios geschilderte Marschroute geht rhoneaufwärts ins Isèretal und durch die Maurienne zum Col du Clapier, der der einzige Westalpenpaß ist, auf den alle Angaben des Berichts passen. Alle geschilderten Ereignisse stehen mit dem Gelände in bestem Einklang. Damit ist die Frage entschieden²⁹.

²⁹ Im Jahre 1955 erschien in London von dem Direktor der Naturhistorischen Abteilung des Britischen Museums, Sir Gavin de Beer, ein kleines Buch, *Alps and elephants*, das erhebliches Aufsehen erregte und sogar durch Rundfunk und Fernsehen propagiert wurde; dasselbe vom Verfasser selber kurz zusammengefaßt in The Listener, 26. Mai 1955, 926ff. Daß es eine Wissenschaft der Quellenkritik gibt, die bei Benutzung antiker Quellen unentbehrlich ist, ahnt der Verfasser nicht und läßt Hannibal nach Livius auf den unmöglichsten Wegen unter sorgfältiger Vermeidung aller gleich daneben liegenden vernünftigen Möglichkeiten durch das Drômetal marschieren, dann über einen obskuren Nebenpaß, der nach einem an seinem Westabhang liegenden Dorf Grimone (im 14. Jahrhundert Grimonna, Grimon) benannt ist, weil das so ungefähr nach Coelius' *Cremomis iugum* klingt, in das Tal der Durance und von dort über den Col de la Traversette, einen sehr schwierigen reinen Felsgrat, 2950 m hoch, der so schwierig ist, daß schon am Ende des 15. Jahrhunderts ein Felstunnel durch den Grat gesprengt wurde, um wenigstens die obersten 80 m des Anstiegs sparen zu können, von dem man allerdings auch auf die Poebene hinabsieht und bei Saluzzo herauskommt. Weiter auf dieses Elaborat einzugehen, das mit sämtlichen brauchbaren Angaben der guten Überlieferung in krassem Widerspruch steht und sie souverän beiseite schiebt, abgesehen von den sachlichen Ungeheuerlichkeiten dieser Thesen, lohnt sich wirklich nicht. Das ist in meinem obigen Aufsatz implicite geschehen. Ich habe die Dinge in einer kurzen Rezension des Buchs in der Zeitschrift «Die Alpen» 1956, Chronik S. 16f., zu rechtfertigen, an anderen Rezensionen des Buchs von kompetenter Seite nenne ich Walbank, JRSt 46 (1956) 37ff. und Macdonald, The Alpine Journal 61 (1956) nr. 292 S. 93ff. Daß beide das Buch scharf ablehnen, ist selbstverständlich. In höchstem Maße bedauerlich ist aber, daß die Herausgeber von Westermanns *Atlas zur Weltgeschichte* (Braunschweig 1956) Blatt 25 und 26 unten sich durch dies Buch haben verblüffen lassen und diese unsinnige Marschroute sogar als die allein richtige eingetragen haben. Das in einem Werk mit so weiter Verbreitung vor allem auch in Schulen vorzufinden, ist der eigentliche Anstoß gewesen, diesen Artikel zu schreiben.

Buchbesprechungen

Oscar Landau: Mykenisch-griechische Personennamen. Studia Graeca et Latina Gothoburgensia VII. Diss. Göteborg. Uppsala 1958. 305 S.

Schon die Tatsache, daß in den erhaltenen mykenischen Texten Personennamen einen sehr großen Teil einnehmen, sichern dieser Arbeit von O. Landau, einem Schüler von A. Furumark und G. Björck †, einen wichtigen Platz auf dem Gebiet der mykenischen Forschung. Darüber hinaus darf sie das Interesse anderer Gräzisten beanspruchen. Rund die Hälfte dieses Buches bildet ein Verzeichnis aller sicheren und mehr oder weniger wahrscheinlichen mykenischen Personennamen (inkl. Götternamen) – der Verfasser kommt auf deren 1790 – mit Umschrift (und damit Deutung) ins griechische Alphabet, Angabe der Belegstellen und der wissenschaftlichen Literatur. Diesem Hauptteil folgen morphologische und semasiologische Untersuchungen nebst verschiedenen Exkursen, zusammenfassenden Tabellen und ausführlichen Indices. So wertvoll besonders der erste Teil mit dem Verzeichnis der Namen ist, so muß man meines Erachtens gerade im Hinblick auf die wünschenswerte Verbreitung dieses Buches doch die Außenstehenden auf gewisse Schwächen aufmerksam machen. Vor allem ist erstens die Entscheidung, ob ein bestimmtes Wort Personename ist oder nicht, nicht immer sicher zu fällen. So bietet der Verfasser z. B. unter Götternamen S. 259f. einige, die wahrscheinlich nicht hierher gehören, z. B. *da-ma-te* (angeblich *Δαμάτης*, ziemlich sicher Appellativ, vielleicht «Haushalte» plur.) oder *di-u-jo* (angeblich Göttername *Διούς*, höchst wahrscheinlich Ortsbezeichnung: «Zeusheiligtum»). Zweitens ist die etymologische Deutung der Personennamen in Wirklichkeit viel unsicherer, als es in diesem Buch den Anschein erweckt. Auffallend ist, daß die typisch griechischen (und indogermanischen) zweigliedrigen Vollnamen zwar vorkommen (z. B. *Pe-ri-me-de Περιμέδης*), aber im Verhältnis zur Gesamtzahl der Namen bedeutend schwächer vertreten sind als etwa bei Homer. Die einfachste Erklärung dafür ist meines Erachtens, daß sich unter den mykenischen Personennamen noch sehr viel vorgriechische finden. Dabei sind solche in Knossos (15. Jhd.) häufiger als in Pylos (um 1200) und in Pylos selbst bei den sozial tieferen Schichten (z. B. Handwerkern) zahlreicher als bei den höherstehenden. Ernst Risch

Études mycéniennes. Actes du colloque international sur les textes mycéniens (Gif-sur-Yvette, 3–7 avril 1956), publiés par les soins de Michel Lejeune. Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1956. 280 S.

Unter diesem Titel werden die Arbeiten des 1. Colloque international sur les textes mycéniens veröffentlicht, welches im Frühling 1956 in höchst sympathischer Weise vom französischen Centre National de la Recherche Scientifique veranstaltet und von M. Lejeune geleitet wurde und zu dem rund zwei Dutzend französischer und ausländischer Forscher eingeladen waren. Von der Schweiz nahmen daran H. Mühlstein und E. Risch teil. Wie nicht anders zu erwarten, bildete der Entzifferer selbst, M. Ventris, mit seinem liebenswürdigen Charme den selbstverständlichen Mittelpunkt dieser Tagung – leider zum letzten Mal. Die Publikation enthält 16 Aufsätze («communications»), welche zum großen Teil den Teilnehmern schon vor Beginn des Kolloquiums zur Verfügung gestellt werden konnten, die an der Tagung selbst gehaltenen 7 «rapports» mit den daran anschließenden Diskussionen und endlich verschiedene Resolutionen. Behandelt wurde außer mehr praktischen Fragen, wie z. B. der Transkription, der Bibliographie oder der Herausgabe eines Corpus, die Stellung des mykenischen Dialektes, die Interpretation bestimmter Textgruppen und endlich auch die Deutung der Linearschrift A und des Kypro-Minoischen. Ihrem ganzen Wesen nach kann der Inhalt dieser Etudes also als mehr oder weniger repräsentativ für den damaligen Stand der mykenischen Forschung betrachtet werden. Was ihm aber den besondern Reiz verleiht, ist, daß auch die Unmittelbarkeit der Diskussion einigermaßen festgehalten ist.

E. Risch

Marie Delcourt: Héphaïstos ou la légende du magicien. Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, Fasc. CXLVI. Les Belles Lettres, Paris 1957.

Als Magier bezeichnet die Verfasserin Héphaïstos wegen der Kunst des Bindens und Lösen, die er nach allbekannten Erzählungen an Hera sowie an Ares und Aphrodite übt.

Hier wie in zahlreichen ähnlichen Geschichten, die alle eingehend behandelt werden, sieht die Verfasserin Spiegelungen magischer Fesselungen, die in Kult und Zauberpraxis der Antike weit verbreitet waren. Daß Hephaistos eine ursprüngliche Beziehung zur Welt der Magie seinem Patronat über die Kunst der Metallbearbeitung verdanke, wird man gerne zugeben, macht doch der Sprachgebrauch der griechischen Frühzeit allgemein keinen Unterschied zwischen Zauber und Handwerk. Freilich sähe man gerne in die gelehrten Ausführungen des Buches auch die vielen Arten sehr handfester Fesselung, welche die Antike kennt, sowie das freie Spiel der dichterischen Phantasie ernsthafter einbezogen; vor allem aber wird es schwer, der Verfasserin zu folgen, wenn sie Hephaests Sturz vom Olymp, seine damit erklärte Gelähmtheit und den Aufenthalt bei Thetis aus den Initiationsriten von Magieren zu deuten versucht.

F. Wehrli

Franz Willemesen: Dreifußkessel von Olympia. Olympische Forschungen, herausgegeben von Emil Kunze, 3b. Walter de Gruyter & Co., Berlin 1957. 193 S. 95 Taf.

Der Dreifuß, das bei Homer hochgefeierte kostbarste Weihgeschenk der geometrischen Epoche, ist unter den Funden von Olympia besonders reich vertreten. Im 7. Jahrhundert treten an die Stelle der Dreifüße die Kessel mit Protomen von Greifen, «Sirenen», Löwen usw. Der Verfasser veröffentlicht die olympischen Funde mit großer Sorgfalt. Er scheidet eine reliefverzierte und eine gehämmerte Gattung und lokalisiert jene überzeugend in Argos, diese in Korinth. Jene sind reicher gegliedert, mit Reliefs auf den Beinwänden und krönendem Oberteil; diese mit ihren gehämmerten Beinfronten sind weniger unterteilt und bewahren so die große Linie mit ernsten strengen Ornamenten, den Tangentenkreisen und den weitwinkligen Zackenbändern. Wie hier die Keramik zur Scheidung der Gattungen herangezogen wird, so hilft sie auch zur Zeitbestimmung. Die Kessel mit Stabbeinen und Strickhenkeln sind (wie Taf. 7) protogeometrisch, die Kerben- und Wulsthenkel (Taf. 28–30, 32), die Vier- und Sechskantbeine (Taf. 14, 15) früh- und strenggeometrisch; «mit der zuerst gesteigerten ... und schließlich der zunehmend verfeinerten und rhythmisierten massiven Form: die bewegtesten, lebendigsten Kessel von allen». Die Wendung zum reifgeometrischen Vasenstil geht mit der vom massiven zum dünnwandigen Gerät zusammen (Taf. 44ff.), mit seiner mehr malerischen Haltung und der Wendung zum Bildmäßigen.

Noch nicht völlig gesichert ist Orts- und Zeitbestimmung der mit Graten geschmückten Kessel, zu denen das bedeutendste der Reliefbilder, der Dreifußkampf gehört (Taf. 63). Auch hier sind Verbindungen mit Argos deutlich. Willemesen und Ohly¹ datieren diesen Dreifuß ins frühere, Kunze ins spätere 8. Jahrhundert². Für diese Datierung spricht der Abstand von dem schönen Reiterbild³.

K. Schefold

Études d'Archéologie Classique 1 (1955/6). Annales de l'Est, publiées par la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, Mémoire Nr. 19. De Boccard, Paris 1958.

Der Band bringt Forschungsberichte, die bei einem archäologischen Kolloquium in Nancy im Oktober 1955 und 1956 verlesen worden sind. P. Amandry behandelt unter dem Thema Grèce et Orient zunächst die Bronzekessel- und Dreifüße. Diese sind das Weihgeschenk der geometrischen Zeit (vgl. oben, zu Willemensens Buch); in der Klassik erscheinen sie nur noch in Bildern des Dreifußstreites, in den Weihgeschenken Gelons, Hierons und der Sieger von Plataiai in Delphi und als Akrotere, etwa auf dem Zeustempel von Olympia. Jene, die Protomenkessel, werden etwa seit 700 nach orientalischen Vorbildern geschaffen. Es wird nun zur Zeit sehr diskutiert, welche Elemente dieser Kessel orientalischer Import, welche griechische Neuschöpfung sind. Die «Sirenen» sind nach ihrem Stil leicht in orientalische Vorbilder und griechische Umbildungen zu scheiden. Die Protomen von Greifen, Löwen, Stieren und Widder kennen wir nur aus Griechenland und Etrurien. Amandry möchte orientalische Vorbilder der Protomen postulieren und hält sogar die gehämmerten Greifensprotomen aus Griechenland zum Teil für orientalischen Import, wie er inzwischen (Syria 35 [1958] 73ff.) unter Verweis auf einen prachtvollen goldenen Greifen des Schatzes von Ziwié ausgeführt hat. Auch die älteren unter den kretischen Bronzeschilden hält er für orientalisch.

Es muß aber gegen Amandry daran festgehalten werden, daß die gehämmerten Greifensprotomen und die Bronzeschilder von griechischer Hand in einer Weise umgestaltet sind, die orientalischen Zeitgenossen barbarisch, wild, ungefüige vorkommen mußte; es fehlt ihnen

¹ D. Ohly, *Griech. Goldbleche* (Berlin 1953) 117f.

² E. Kunze, *Neue Meisterwerke griechischer Kunst aus Olympia* (München 1948) Abb. 4f. (Erstveröffentlichung).

³ Willemesen Taf. 46. Kunze a. O. Abb. 3.

die Präzision und Proportion der vorderasiatischen Vorbilder; dafür haben sie die ungestüme Kraft der beginnenden monumentalen griechischen Kunst. Dies gesehen zu haben, war E. Kunzes erste große Entdeckung¹; entsprechend haben D. Ohly die geometrischen Goldbänder², U. Jantzen die Greifenkessel richtig zu sehen gelehrt, und Jantzen hat G. M. A. Hanfmanns Zustimmung gefunden³. – In einem zweiten Teil berichtet Amandry über griechisch-achämenidische Goldschmiedekunst und Toreutik; das Thema, das er in der Zeitschrift *Antike Kunst* 1 (1958) und 1 (1959) eingehender behandelt.

J. Bayet berichtet über die bedeutenden französischen Ausgrabungen in Megara Hyblaia und Bolsena; J. Bérard zieht die Folgerungen, die sich aus den mykenischen Funden in Großgriechenland für die Sagenüberlieferung ergeben⁴; F. Chamoux bringt interessantes Material zum Verständnis des Triumphbogens von St-Rémy (Glanum); P. M. Duval behandelt die Amphitheater, besonders im römischen Gallien, mit Ergebnissen, die für Augst wichtig sind; J. J. Hatt zeigt, welche bedeutenden Ergebnisse sorgfältige Schichtengrabungen in Straßburg für die Geschichte der römischen Stadt ergeben haben, und fordert solche Grabungen auch für unsere Städte Galliens; L. Lacroix behandelt die Wappen der griechischen Städte in einem für die Geschichte des griechischen Denkens in Symbolen höchst wichtigen Aufsatz, der die numismatische, monumentale und archäologische Überlieferung gleichmäßig berücksichtigt.

Zum Vortrag R. Martins über die Geschichte der Volutenkapitelle kann hier nur bemerkt werden, daß es völlig unmöglich ist, den in Larisa gefundenen Blattkranz mit dem Volutenkapitell so zu verbinden, wie sie jetzt im Museum von Istanbul zusammengefügt sind, denn der Volutenteil ist um 600, der Blattkranz um 530 zu datieren. – J. Tréheux rekonstruiert die innere Einrichtung der Chalkothek auf der Akropolis von Athen nach der durch den Fund von 1937 vervollständigten Bauinschrift. – Edouard Will beschließt den Band mit einem Bericht über die Bedeutung der Archäologie für die Wirtschaftsgeschichte.

K. Schefold

Adolf Greifenhagen: Griechische Eroten. Walter de Gruyter & Co., Berlin 1957. 90 S., 54 Abb.

Fünfzehn Jahre lang war Greifenhagens wissenschaftliche Arbeit durch Krieg und russische Gefangenschaft unterbrochen. Schon bald nach der Heimkehr legt er dies schöne Buch vor und zeigt, wie er in «scheinbar hoffnungsloser Abgeschiedenheit» mit der Welt verbunden geblieben ist, für die wir leben. Klug gewählte Beispiele archaischer und hochklassischer Bilder des Eros werden sorgsam interpretiert und schön abgebildet; auch die Schriftquellen in Text und Übersetzung gegeben. Nützlich ist die Zusammenstellung der Literatur unter «Bemerkungen und Hinweise» und der Nachweis der für Eros bezeugten Attribute S. 69f.⁵

Der Anfang des hochklassischen Jahrhunderts beginnt innere Vorgänge sichtbar zu machen und ist deshalb so reich an neuen Themen, zu denen auch die nun so mannigfaltigen Erosbilder gehören (vgl. Gymnasium 1954, 286f.). In der archaischen Zeit ist Eros gesichert nur als Bruder des Himeros auf den Armen Aphrodites (Greifenhagen Abb. 29). Bei andern erosgleichen Gestalten ist die Deutung fraglich. Greifenhagen sichert sie für die schöne Schale aus dem Besitz von Ludwig Curtius in Kopenhagen mit den brettspielenden Eroten (Abb. 35–37), während er (S. 76) den zwischen zwei laufenden Jünglingen rennenden Flügelknaben auf einer um 540 gemalten schwarzfigurigen Lekythos in Basel eher mit Deimos und Phobos vergleichen möchte, die er auf einer Schale in Tarquinia nachgewiesen hat. Nun gibt es aber in Biel in Privatbesitz eine ähnliche Lekythos mit einem Hahn auf der Schulter, über dem Flügelknaben; so wie auf einem schwarzfigurigen Teller von der Akropolis (Arch. Anz. 1940, 127) unter dem Flügelknaben ein Hase rennt. Semni Karusos hat ihn Eros genannt; der symposiastische Zusammenhang dieser Bildgruppe spricht doch für die Erosdeutung⁶. Auffallend häufig sind Eroten auf den fürs Grab bestimmten rotfigurigen Lekythen⁷, weil man die in ein anderes Dasein Entrückten gern mit so hohen Lebensbildern umgibt.

K. Schefold

¹ Vgl. mein *Orient, Hellas und Rom* 103.

² D. Ohly, *Griech. Goldbleche* (1953).

³ U. Jantzen, *Griech. Greifenkessel* (1955), Rezension von Hanfmann, *Gnomon* 1957, 241ff.

⁴ Vgl. F. Villard, *REG* 1957, 524.

⁵ Die unveröffentlichte Dissertation von W. Strobel, *Eros* (Erlangen 1952) und die Bemerkungen von G. Richter, *AJA* 1957, 268 sind jetzt hinzuzufügen.

⁶ Die Boreaden auf dem Lydosteller Beazley, ABV 112, 54, an den mich Greifenhagen erinnert, sind doch schon als Paar anders charakterisiert. Dagegen gehört der Teller Berlin F 2101 zu unserer Gruppe (Neugebauer, *Vasen* S. 76).

⁷ Abb. 1ff. würde ich 490 datieren; darüber demnächst in der Rezension von F. Brommer, *Antike Kleinkunst*, im «Gymnasium».

Antonio Blanco: Museo del Prado. Catalogo de la Escultura. Madrid 1957. 185 S. 84 Taf.

Die bedeutende Sammlung antiker Plastik im Prado wird von ihrem Konservator mit sorgfältigen Beschreibungen und schönen Tafeln nach Aufnahmen H. Wagners (Heidelberg) veröffentlicht. Mit sicherem Urteil wird zur bisherigen Forschung Stellung genommen; manches bisher zu wenig Beachtete ins richtige Licht gerückt, so die Nachbildungen der Kentaurenkämpfe auf den Sohlen von Pheidias' Athene Parthenos (Taf. 68f.), die Langlotz und ich unabhängig voneinander erkannt haben¹. Dagegen werden die Pferdeprotome 438 und der Kuros 437 (Taf. 80, 84) ganz klein abgebildet, weil ihre Echtheit angezweifelt wird; wenn sie sich erweisen ließe, würden diese Werke zu den wertvollsten der Sammlung gehören². Den großartigen Iuppiter 5 (Taf. 1) halte ich für eine römische Variante des Zeus Brontaios des Leochares³. Der Bacchus mit dem schwärzenden nach oben gerichteten Blick wird richtig als römisches Pasticcio aufgefaßt; der Kopf ist eine freie Wiederholung des Basler Dionysos⁴. Zum ersten Mal wird der herrliche, vielfach als Bildnis verkannte Bronzekopf Taf. 46f. richtig als der eines Heros gedeutet und überzeugend in den frühen Hellenismus datiert. Das Bildnis des Xenophon (100 Taf. 50) geht meines Erachtens auf eine noch vor 350 in Athen errichtete Ehrenstatue zurück.

K. Schefold

Gisela M. A. Richter: Catalogue of Engraved Gems, Greek, Etruscan and Roman. Metropolitan Museum of Art. New York. Published for the Museum by «L'Erma» di Bretschneider, Roma 1956. 142 S. 75 Taf.

Die Sammlung von Gemmen und Kameen im Metropolitan Museum kann sich mit den besten messen, denen in London, Leningrad, Paris, Berlin und Boston. G. Richter hatte 1920 zum erstenmal einen Katalog dieser Sammlung veröffentlicht; inzwischen ist der Bestand von etwa 400 auf etwa 650 antike Gemmen gewachsen und, was noch wichtiger ist, der Zuwachs umfaßt besondere klassische und vorklassische Werke. In der Geschichte der geschnittenen Steine spiegelt sich, wie G. Richter mit Recht sagt, die ganze antike Kunstgeschichte. Um so wertvoller ist es, daß wir hier mehr als einen Katalog, ein wahres Handbuch der antiken Gemmen und Kameen erhalten, eine moderne Ergänzung zu Furtwänglers unvergänglichen «Antiken Gemmen». Die Einleitung handelt vom Gebrauch der geschnittenen Steine, von der Bedeutung ihrer Bilder, von der Technik, dem Sammeln und den Künstlern, um schließlich Hinweise für das Erkennen von Fälschungen zu geben. Das Inhaltsverzeichnis des Katalogs veranschaulicht, wie gleichmäßig die Perioden und Arten vertreten sind; die Angaben des Katalogs sind so genau, die Literaturübersicht ist so vollständig, wie man es von der Verfasserin gewohnt ist. Es ist erfreulich, daß die Abbildungen vergrößert sind; leider sind die Lichtdrucke zum Teil unscharf.

In seiner interessanten Rezension⁵ des Buches AJA 1957, 202ff. erinnert C. Vermeule daran, daß die angelehnte Venus Nr. 300–302 auf das Kultbild der Venus Victrix in ihrem Tempel über dem Theater des Pompeius zurückgeführt worden ist. Das hat für uns ein besonderes Interesse seit dem Fund einer Venusstatue in Kaiseraugst, die demselben Typus angehört und bald in der Ur-Schweiz veröffentlicht werden wird. Die Venus Victrix selbst geht über ein hellenistisches Zwischenglied auf die angelehnte Aphrodite des Alkamenes zurück (Festschrift R. Boehringer 544, 8). – Die bedeutende, nach den zahlreichen Wiederholungen berühmte Gemme 469 aus der Mitte des 1. Jahrhunderts v. Chr. stellt einen epischen Dichter dar, nach der Gebärde des Sich-Erinnerns, die bei Homer, Arat, Vergil bezeugt ist, und nach der Form der Büste einen Ahnen, am ehesten also den damals so hoch gefeierten Ennius⁶.

K. Schefold

Mission Archéologique Française en Tunisie. Karthago. Revue trimestrielle d'Archéologie Africaine 6, 1955. Librairie C. Klinsieck, Paris.

1955 wurde die tunesische Altertümerverwaltung selbständig und daneben ein französisches Institut gegründet, das einem Fachausschuß in Paris untersteht. Dieses Institut gibt jetzt die Zeitschrift Karthago heraus. Auf dem Umschlag ist ein weiblicher Kalksteinkopf abgebildet, die erste archaische punische Steinplastik, die wir kennen. A. Lezine behandelt

¹ Langlotz, *Phidiasprobleme* 44. Schefold, *Atlantis* 1948, 104, wo die eigenartige ikonographische Stellung besprochen wird.

² Das Vorbild des Pferdes scheint das Reitpferd der Akropolis gewesen zu sein; vgl. Langlotz-Schuchhardt, *Arch. Plastik* Taf. 56. 54.

³ Röm. Mitt. 1942, 254ff.

⁴ Österr. Jahresh. 39 (1952) 97, 14.

⁵ Vgl. auch F. Chamoux' Rezension REG 1957, 508.

⁶ Sicher nicht Caesar, dessen Ikonographic A. Alföldi jetzt auf einen sichereren Grund gestellt hat; vgl. die Zeitschrift Antike Kunst 2 (1959) Heft 1.

die toskanischen Kapitelle aus Tunesien, Ch. Poinsot Statuen aus dem Saturntempel von Thugga; neben Statuen des Gottes selbst hervorragende spätantike Bildnisse; N. Duval drei christliche Inschriften aus Sbeitla und Chr. Courtois ein Baptisterium mit prächtigem Mosaikboden von Kelibia.

K. Schefold

Robert Böhme. *Bühnenbearbeitung äschyleischer Tragödien.* Verlag Benno Schwabe, Basel 1956. 138 S.

Durch Neuaufführungen veranlaßte Eingriffe in den Text griechischer Tragödien sind wohlbekannt und verständlich; was hier behauptet wird, ist eine modernisierende Überarbeitung der Orestie, welche nicht mehr erlauben soll, ihre ursprüngliche Form wiederherzustellen. Der Verfasser nimmt an Merkmalen des Erhaltenen Anstoß, die er als «Biotik und Rhetorik, gängige Phrasen, Vulgarität, Sophismen und falschen Bombast» eines Epigonen des späten 5. Jahrhunderts v. Chr. beurteilt (p. 123); sein echter Aischylos «feiert die Mächte und die Besessenheiten, Dränge und Triebe der in ihnen am Puls der Allkreaturen Teilhabenden, Ehrfurcht und Dienst heischende dämonische Wesenheiten» (p. 100).

Viel treuer als in der Orestie sieht der Verfasser das Alte in den Hiketiden bewahrt; da dadurch ein Vergleich der beiden Werke für ihn hinfällig wird, ist er auch den Schwierigkeiten enthoben, welche die uns neuerdings aufgenötigte (Ox. Pap. 2256, dazu Lesky, Hermes 82, 1ff.) Spätdatierung der Hiketiden bereitet. Dieser Vorteil beweist aber noch nicht die Richtigkeit seiner These. In welchem Maße die auf Athetese gerichteten Interpretationen durch ein vorgegebenes, höchst zeitbedingtes Aischylosbild bestimmt werden, müßte im einzelnen nachgewiesen werden.

F. Wehrli

Victor Ehrenberg: *Sophokles und Perikles.* Verlag C. H. Beck, München 1956. 218 S.

Wie weit sich in der Thematik einzelner Tragödien des Sophokles das perikleische Athen spiegelt, darf besonders angesichts der hohen Ämter, die der Dichter bekleidet hat, wohl gefragt werden; im einzelnen wird der Nachweis solcher Anspielungen aber nur dort glaubhaft, wo die Erklärung aus dem dichterischen Zusammenhang versagt. Überzeugend schildert E. Sophokles und Perikles als zwei gegensätzliche Repräsentanten ihrer Zeit, jenen als gläubigen Verkünder eines göttlichen Weltgesetzes, diesen als auf die eigene Vernunft vertrauenden selbstherrlichen Staatsmann. Daß dagegen einzelne hybrische Züge des Oidipus im OT sowie Kreons in der Antigone an Perikles erinnern sollen, vermag ich wegen ihres typischen Charakters nicht zu glauben. Von den zeitgenössischen Anspielungen sprachlicher Art, die E. bei Sophokles findet, sei Kreons Bezeichnung als Strategos erwähnt; statt des athenischen Amtes, auf welchem Perikles seine Macht aufbaute, drängt sich hier meines Erachtens als Erklärung der dichterische Wortgebrauch von *στρατηγός* seit Archilochos fr. 60, 1 D auf. Ähnlichen Bedenken mögen auch andere Beweisführungen des Verfassers ausgesetzt sein, aber unabhängig davon bleibt als Verdienst seines gelehrten und inhaltsreichen Buches, den spannungsreichen Charakter des klassischen Athen herausgearbeitet zu haben.

F. Wehrli

Hans Strohm: *Euripides, Interpretationen zur dramatischen Form.* Zetemata Heft 15. Verlag C. H. Beck, München 1957. 184 S.

Daß die griechische Tragödie vor allem Handlung, nicht Charaktere vorführe, hat schon Aristoteles festgestellt, und so wendet sich ihre Interpretation seit der Überwindung einer einseitig psychologischen Ausdeutung mit Recht energisch den Fragen der dramatischen Form zu. Als zentrales Ergebnis von Strohms Untersuchungen ist festzuhalten, daß das euripideische Drama trotz zunehmendem Handlungssreichtum arm an Taten aus freiem Entschluß bleibe. Das Geschehen werde, so lesen wir, meistens durch die Vorgeschichte bestimmt, oder es ergebe sich zwangsläufig aus der Situation, welche durch kunstreiches Arrangement des Dramaturgen auf der Bühne selbst zustande komme. Intrigue, Anagnorismos und andere Elemente, die Euripides aus älterem Bühnenspiel übernimmt, werden dabei von ihm mit zunehmender Virtuosität gehandhabt. Daß sich der Held so häufig in seiner Lage befangen, ahnungslos oder im allgemeinen Sinne erleidend zeigt, führt ins Zentrum euripideischer Lebenswertung, welche anderseits aber auch eine innere Überwindung des Schicksals als Daseinserfüllung kennt.

F. Wehrli

Roland Crahay: *La littérature oraculaire chez Hérodote.* Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège. Les Belles Lettres, Paris 1956. 368 S.

Das Thema dieses Buches ist umfassender, als der Titel verrät; es handelt sich um die Herkunft der von den Historikern überhaupt überlieferten Orakel und damit die politische Aktivität der großen Heiligtümer, vor allem Delphis. Zu einer ersten Entscheidung führt

der Vergleich zwischen diesen Orakeln und den inschriftlich belegten, die sich im Gegensatz zu ihnen wesentlich auf kultische Anweisungen beschränken und in ihrer nüchternen, klaren Sprache keinerlei literarische Ansprüche erheben. Was die Historiker vermitteln, kann also mindestens in der erhaltenen Form nicht sakralen Ursprungs sein, und daß es sehr verscheidenartige Elemente umfaßt, zeigt der Verfasser an Hand Herodots durch eingehende Interpretationen. Einen großen Teil machen bei jenem die in mythologischem oder doch novellistischem Zusammenhang stehenden Orakel aus, die folglich ihre Entstehung rein erzählerischen Bedürfnissen verdanken. Von diesen sind solche zu unterscheiden, welche im Rahmen geschichtlicher Interpretation der Verherrlichung oder doch Rechtfertigung bestimmter Unternehmungen dienen; sie finden sich besonders zahlreich in Herodots Bericht über die Perserkriege. Wieder andere scheinen nicht in der Rückschau, sondern als Propagandamittel im politischen Kampfe entstanden zu sein, sei es durch eigentliche Fälschung oder mittels tatsächlicher Gewinnung einer Priesterschaft. Der Verfasser legt aber Gewicht darauf, daß sich weder für Delphi noch ein anderes Heiligtum irgendwo eigentliche politische Initiative ablesen lasse und daß darum auch von einer zentralen priesterlichen Leitung der archaischen Kolonisation keine Rede sein könne.

F. Wehrli

Hans M. Wolff: *Plato, der Kampf ums Sein*. Francke Verlag, Bern 1957. 312 S.

Der Verfasser, von Hause aus Germanist, ist bereits mit Arbeiten über Goethe, Nietzsche und Thomas Mann hervorgetreten. Das erklärt die oft überraschende Sehweise, mit der das vorliegende Buch geschrieben ist. Wolff versucht, durch Verbindung philosophischer und psychologischer Forschungsweise das Werk Platons zu erfassen, wobei die einzelnen Dialoge einerseits eine gedanklich scharfe Interpretation erfahren, gleichzeitig aber als Dokumente einer kontinuierlichen seelischen Entwicklung begriffen werden. Vor allem ist es das «Sokrates-Erlebnis», das den Rhythmus dieser «großen Konfession» bestimmt. Eine Periode heiteren Spiels – vor Sokrates' Tod – wird abgelöst durch mystische Weltflucht in die Metaphysik, als deren Kernstück die Ideen entdeckt werden. Die zunehmende Wiederversöhnung mit der Welt führt im Alter in die Haltung einer erkenntnistheoretischen und ethischen Skepsis im Sinne des Protagoras. Sie wird aber aus erzieherischen Gründen weitgehend verhüllt, so daß die Schüler Platons die Preisgabe der Ideenlehre kaum zu ahnen vermögen.

Diese mit inneren Mitteln arbeitende Deutung macht auch vor der Zurechtrückung äußerer Daten nicht Halt: Abfassung der Apologie noch vor der historischen Verteidigungsrede des Sokrates, Unechtheitserklärung aller Briefe (auch des siebten!) usw. Solche gewagten Aufstellungen lassen eine Auseinandersetzung mit der Fachliteratur vermissen, auf die Wolff aber grundsätzlich verzichtet, obwohl seine Deutung in vielem an bereits Gesagtes anklingt (Ernst Howald, Paul Friedländer u. a.). Hier liegt das Unbefriedigende des Buches, das mehr dazu angetan ist anzuregen, als verbindliche Erkenntnisse zu vermitteln.

Ernst Gegenschatz

Hermann Gauss: *Handkommentar zu den Dialogen Platons*. Zweiter Teil, zweite Hälfte: Die Dialoge der literarischen Meisterschaft Phädo, Symposium, Staat und Phädrus. Verlag Herbert Lang & Cie., Bern 1958. 272 S.

Getreu der im Einleitungsband dieses Werkes eröffneten Absicht, Platon vom Gesichtspunkt heutigen Denkens aus zu interpretieren (cf. Mus. Helv. 11, 249), ist die Behandlung der einzelnen Dialoge nicht in schulmäßiger Sinne historisch ausgerichtet. Wie die Vergleiche sich jeweils bieten, wird Platon vielmehr neben die Großen aller Zeiten gestellt, von Plotin über Thomas von Aquin, Hobbes und viele andere bis Goethe. Der Philologe nimmt unter der geistvollen Führung des Verfassers gerne einmal Abstand von der ihm vertrauten Topik, ohne deswegen an ihr irre zu werden, er wird dabei aber auch nicht bloß auf Heterodoxien stoßen. So darf sich der Verfasser bei der philosophischen Würdigung des Künstlerischen, dessen Bedeutung er ja schon im Titel zum Ausdruck bringt, sowie im Verzicht auf endgültig definierte Lehrsätze mit vielen seiner Vorgänger einig wissen. Anderseits wird sich der Leser immer wieder an seiner Unbefangenheit freuen, wie etwa beim Vergleich des Staates mit den anderen Dialogen der Reifezeit und der befremdeten Frage, wie Platon hier sein liebevolles Verständnis für alles Lebendige und damit sein ganzes Künstlertum einer starren pädagogischen Staatsr. ison habe opfern können.

F. Wehrli

E. J. Dijksterhuis: *Archimedes*. Ejnar Munksgaard, Kopenhagen 1956. 422 S.

Das vorliegende Werk ist eine englische Übersetzung des zuerst in holländischer Sprache erschienenen Buches «Archimedes, I» des Verfassers, ergänzt durch einige seither erschienene Zeitschriftenarbeiten. Es ist wohl angebracht zu bemerken, wodurch sich das Werk von den «Works of Archimedes» von Sir Thomas Heath und den «Œuvres complètes d'Archimedes» unterscheidet.

mède» von P. ver Eecke unterscheidet: Will man nämlich ein Werk über griechische Mathematik – gleich welcher Epoche – schreiben, so sieht man sich immer in demselben Dilemma: der griechische Formalismus ist uns so fremd, daß eine Lektüre eines in dieser Art geschriebenen Werkes nur mühsam und schwerfällig sein kann; anderseits aber geht bei einer Übertragung in die moderne Schreibweise oft der besondere Reiz der ursprünglichen Darstellung verloren, und hat man kaum mehr Einblick in die eigentümliche Arbeitsweise der Griechen. Während nun ver Eecke eine genaue Übersetzung aus dem Griechischen, Sir Thomas Heath eine Übertragung in die moderne Schreibweise geben, versucht der Verfasser einen eigenen Weg, der uns wohl gelungen scheint: er entwickelt einen besonderen Formalismus (ch. III, o. 1 bis o. 6), der die Vorteile der Einfachheit und der Klarheit im selben Maße besitzt, als er erlaubt, die Eigenart griechischer Beweisführungen deutlich werden zu lassen. Zugleich aber gestattet er eine mühelose Übertragung in die moderne Schreibweise und wird so allen Ansprüchen in hohem Maße gerecht. Dieser Formalismus wird mit Erfolg, will uns scheinen, auf die erhaltenen Werke des Archimedes angewandt.

Offenbar wendet sich das Werk nicht allein an Mathematiker und Historiker, sondern an alle, die über eine gewisse Allgemeinbildung in Mathematik verfügen, denen es auch allen zu empfehlen ist.

H. Fischer

Polybios-Lexikon. Im Auftrage der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin bearbeitet von Arno Mauersberger. Bd. I Lieferung 1 (a-γ). Akademie-Verlag, Berlin 1956.

Auf eine halbhundertjährige Zeit der Planung und Herstellung blickt, wie wir im Vorwort lesen, dieses Polybios-Lexikon zurück, und auch Mauersberger, der verdiente eigentliche Schöpfer und Herausgeber, hat seinem Werk ein Vierteljahrhundert lang die Treue gehalten. Dies alles hat sich gelohnt, und wir haben nun für einen so wichtigen Autor, wie Polybios es ist, ein umsichtig und liebevoll gearbeitetes Wörterbuch in der Hand. Heikel die Aufgabe wie bei nicht vielen anderen antiken Texten deshalb, weil die maßgeblichen Editionen schon länger zurückliegen (wie weit und wie also neben der Überlieferung die moderne Arbeit am Text im Lexikon zu berücksichtigen?), und deshalb vor allem, weil wir für die Bücher 6ff. lediglich Fragmente, Exzerpte und Paraphrasen besitzen, die den polybianischen Wortlaut mit einem, von uns im einzelnen schwer abzumessenden, Mehr oder Weniger wiedergeben (wie weit und wie also das Wortmaterial dieser Bücher aufzunehmen?). M. hat diese Schwierigkeiten mit einem zur Hauptsache richtigen Verfahren überwunden, wenn er auch viele liegen den in der lateinischen Lexikographie entwickelten Methoden (vgl. etwa Haffter, *Gnomon* 1942, 155ff.; Knoche, ebd. 1952, 331ff.) noch die eine oder andere Anregung hätte entnehmen können.

Ein Lexikon haben wir vor uns, keinen Index, ein Lexikon mit einer besonders weit gehenden semasiologischen, syntaktischen und sachlichen Differenzierung der einzelnen Wortartikel, ja nicht selten überwiegt der erklärende deutsche Text des Bearbeiters gegenüber dem ausgeschriebenen griechischen Text des Autors. Es ist hier, darf man sagen, ein Stück sprachlichen und gelegentlich auch realen Kommentars für Polybios geleistet oder, andererseits, es ähnelt ein Artikel wie *αὐτός* geradezu einer kleinen syntaktisch-stilistischen Abhandlung. Ob dieses an sich begrüßenswerte Streben nicht etwas zu weit ausgreift? So sind die Interpretamente in der Form deutscher Übersetzungen zahlreicher, als es eine auch eindringliche semasiologische Aufgliederung erheischt, oder dürfte es kaum Aufgabe eines Lexikons sein, für das Wort *βασιλεύς* zu vermerken, welcher von den hohen Herren der damaligen Welt, von Achaios bis Sophax, jedesmal, wo jenes Appellativ auftaucht, gemeint ist.

H. Haffter

Quintino Cataudella: La novella Greca. Prolegomeni e testi in traduzioni originali. Edizioni Scientifiche Italiane. Napoli o. J. 408 S.

Die übersetzten Texte stammen aus Homer (Meleager, Bellerophontes, Dios Apate, Ares und Aphrodite usw.), aus Herodot und anderen Historikern, wie Xenophon, Timaios und Phylarch, aus Parthenios, Plutarch, Antoninus Liberalis, Aelian, Aristainetos und aus der Äsopsammlung usw.; von den Römern sind Ovid, Petron und Apuleius besonders ausgiebig herangezogen.

Die 165 Seiten füllenden Prolegomeni geben einen annähernd erschöpfenden Überblick über das novellistische Gut in der griechisch-römischen Literatur mit reichlichen bibliographischen Nachweisen. Ausführlich werden besonders die Metamorphosen des Apuleius mit ihrer Vorgeschichte behandelt, in welcher C. den Milesiaca des Aristeides eine maßgebende Rolle zuweisen möchte. Zur selbständigen literarischen Gattung läßt er die Novelle bei den Griechen verhältnismäßig spät werden, und zwar durch Ablösung aus ursprüng-

licher mythologischer und historischer Verflechtung. Zu einem solchen Entwicklungsbild führt allerdings eine isolierende Interpretation des vorgelegten Materials, doch läßt diese die Vorgeschichte des reichen Erzählungsgutes außer acht, das die Griechen seit früher Zeit von ihren östlichen Nachbarn übernehmen. In welcher Form haben sie es vorgefunden? Schon in derjenigen literarischer Sammlungen, vielleicht sogar mit Rahmenerzählung? Hier ist der klassische Philologe auf die Zusammenarbeit mit dem Orientalisten angewiesen.

F. Wehrli

Sophie Trenkner: The greek novella in the classical period. University Press, Cambridge 1958.

Ziel dieses Buches ist eine Richtigstellung der als allgemein behandelten Auffassung, wonach die hellenistisch-römische Novelle als literarische Ausformung wesentlich altjona- scher Überlieferungen zu verstehen sei. Indem die Verfasserin das ganze Erzählungsgut nach einer realistisch-komischen und romantischen Richtung aufteilt, zeigt sie, wie groß der Anteil Attikas an beiden Spielformen sei. An einer ansehnlichen Reihe von Zeugnissen wird anschaulich, welcher Beliebtheit sich im gesellschaftlichen Leben Athens der Schwank erfreute, der dort wie anderswo sogar von berufsmäßigen Spaßmachern und Geschichtenerzählnern gepflegt wurde. Überzeugend sind auch die Anregungen nachgewiesen, welche Theophrast für seine Charaktere der Menschendarstellung in volkstümlichen *yeλοι* ver- dankte. Als Element der alten und neuen Komödie sind diese unbestritten, dagegen scheint mir Euripides etwas zu nahe an unliterarische Traditionen herangerückt und damit in seiner geschichtlichen Bedeutung unterschätzt zu werden. Durch vielleicht nötige Einzelkorrek- turen wird das uns vorgelegte Bild im Ganzen aber nicht wesentlich verändert. F. Wehrli

Piero Meloni: Il valore storico e le fonti del libro Macedonico di Appiano. Annuali delle Facoltà di lettere, filosofia e magistero dell'Università di Cagliari, vol. XXIII. Bret- schneider, Rom 1955. VIII, 225 S.

Aus dem makedonischen Buch der Römischen Geschichte Appians sind 20 kurze und längere Fragmente zur Hauptsache aus den konstantinischen Exzertensammlungen, zum Teil aus Suidas überliefert, die sich genau zur Hälfte auf die Regierungen von Philipp V. und Perseus verteilen. In sehr ausführlicher Behandlung aller dieser Fragmente sucht Meloni zu beweisen, daß Angaben, die sich in der polybianisch-livianischen Überlieferung nicht zu finden oder von ihr abzuweichen scheinen, sachlich von Wert sind und auf eine besondere romfeindliche und ausgesprochen makedonenfreundliche Primärquelle zurückgehen. Leider muß ich das Ergebnis der langatmigen Auseinandersetzung völlig ablehnen. Meloni setzt sich erstens einfach darüber hinweg, daß Appian im Vorwort seines Werkes klar und deutlich selber sagt, daß sein Werk nur aus einer einzigen ihm vorliegenden Darstellung ausge- schrieben ist und seine eigene Arbeit nur in der thematischen statt in der chronologischen Anordnung bestand, daß er also keine verschiedenen Quellen benutzt hat, und zum zweiten kranken alle Ausführungen daran, daß Meloni nicht wirklich berücksichtigt, daß wir einer- seits ja nicht Appians Text selber besitzen, sondern nur späte, zu einem besonderen Zweck gemachte Exzerpte und andererseits auch Polybios' Darstellung ganz überwiegend nicht unmittelbar haben, sondern nur in der livianischen (und vereinzelt auch diodorischen) Be- arbeitung, beide Seiten also nur in sekundärer Bearbeitung vergleichen können. Alles, was Meloni an sachlichen Abweichungen feststellen zu können glaubt, erklärt sich zwanglos daraus. Die andere betont antirömische und makedonenfreundliche Tendenz und Beur- teilungsweise der Darstellung Appians ist allerdings sehr klar und natürlich bekannt, gehört aber deutlich einer sekundären Bearbeitung der von Polybios gegebenen Geschichtsdarstel- lung an. Es gibt gewichtige Argumente dafür, wie schon von mehreren Seiten ausgesprochen wurde, daß deren Autor Timagenes ist, an den Meloni nicht zu denken scheint. Ich bedaure, sagen zu müssen, daß dieses Buch meines Erachtens ein Paradebeispiel dafür ist, wie man Quellenuntersuchung nicht treiben soll.

Ernst Meyer

John Day und Clinton Walker Keyes: Tax documents from Theadelphia. Papyri of the second century A.D. Columbia Papyri, Greek series V. Columbia University Press, New York 1956. XVIII, 342 S.

In diesem 5. Band der Papyri der Columbia Universität bringt J. Day eine Veröffent- lichung zum Abschluß, die von C. W. Keyes vorbereitet und bei seinem Tode im Jahre 1943 bereits zu einem kleinen Teil geschrieben war. Es handelt sich um die Rückseiten der Papyri, deren Vorderseiten als Band 2 der Columbia-Papyri von Westermann und Keyes 1932 veröffentlicht waren, im ganzen 6 Rollen. Sie stammen aus dem Toparchiehauptort Theadelphia im Südwesten des Fayum und zeitlich aus der Regierung des Antonius Pius und in einem Fall anscheinend des Marc Aurel. Sehr eng mit diesen Papyri zusammen- hängende Stücke gleicher Art, zum Teil sogar von derselben Hand geschrieben und in

einem Fall von derselben Papyrusrolle, befinden sich in anderen Sammlungen, vor allem in Berlin, und sind zur Hauptsache veröffentlicht. Inhaltlich handelt es sich bei diesen Stücken um private Aufzeichnungen aus dem Kreis der Steuerpächter und Sitologen mit verschiedenen Listen von Steuerpflichtigen mit Hunderten von Namen, Steuereingängen, Rückständen, Getreideausleihe und ähnlichem. Daß sich aus diesen Listen wertvolle Erkenntnisse hinsichtlich der Steuerverwaltung der römischen Kaiserzeit in Ägypten und in mancherlei sonstiger Hinsicht ergeben, muß kaum betont werden, auch dann, wenn die in diesen Papyri zur Sprache kommenden Dinge an sich bekannt sind. Die Behandlung und Erklärung dieser nicht leicht zu entziffernden und zu deutenden Listen, die alle nur Notizen in kürzester Form mit zahllosen Abkürzungen sind, ist von vorbildlicher, nicht mehr zu übertreffender Gründlichkeit in jeder Beziehung. Am Schluß werden in vier Anhängen noch einige Spezialfragen behandelt, wie mehrere der in den Papyri genannten Steuern und die von den Schreibern angewandten Rechenmethoden vor allem in der Bruchrechnung. Daß genaue Indices den Band abschließen, ist selbstverständlich.

Ernst Meyer

Hatto H. Schmitt: Rom und Rhodos. Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, 40. Heft. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München 1957. XV, 223 S.

In dieser erweiterten Münchener Preisaufgabe und Dissertation schildert der Verfasser die politischen Beziehungen zwischen Rom und Rhodos von ihrem Beginn bis ans Ende des Altertums, die sich als Thema einer Spezialarbeit deshalb besonders gut eignen, da sie sich einmal über Jahrhunderte erstrecken, historisch vielfach von größerer Bedeutung und vor allem beispielhaft für die allgemeinen Beziehungen zwischen Rom und Griechenland sind. Die Arbeit zeichnet sich durch ihre umfassende Quellen- und Literaturbenutzung und ihr überall sicheres und gesundes Urteil aus und gibt eine kenntnisreiche, verlässliche und solide Behandlung des gewählten, interessanten Themas. Besonders hingewiesen sei etwa auf das erste Kapitel, in dem es der Verfasser mit guter Argumentation sehr wahrscheinlich macht, daß die aus rhodischer Quelle stammende Angabe des Polybios, die den Beginn der Beziehungen zu Rom schon in die Zeit um 306 v. Chr. setzt, entgegen der heute herrschenden Meinung zutreffend und nicht fortzuinterpretieren ist. Wir kommen damit in die Jahre, in denen solche Beziehungen zwischen Rom und der hellenistischen Welt mehrfach sicher bezeugt sind. Sie betreffen zur Hauptsache die Bekämpfung des Seeräuberwesens, und das mag sehr wohl auch mit Schmitt der Anlaß zu diesen ersten rhodisch-römischen Beziehungen gewesen sein. Die besonnene Behandlung des Problems der Rechtsstellung von Karien und Lykien zu Rhodos nach dem Frieden von Apamea im 3. Kapitel ist ein anderer besonders hervorzuhebender Teil dieses sehr erfreulichen Buches.

Ernst Meyer

Michel Ruch: L'Hortensius de Cicéron, Histoire et reconstitution. Thèse complémentaire. Les Belles Lettres, Paris 1958. 186 p.

La restitution proposée par Plasberg en 1892 ne suffit plus aux exigences de la science moderne: reliant les fragments par un commentaire latin pour leur donner une unité, elle offre le défaut des reconstitutions qui ne sont pas fondées sur des certitudes: elles consomment la disparition de l'original en y substituant une représentation hasardeuse, sinon fausse. De plus, Plasberg ne replaçait pas l'*Hortensius* dans le cadre des traités ciceroniens, le privant ainsi d'un éclairage indispensable. M. Ruch fait table rase de toute adjonction postiche; il présente dans leur nudité les vestiges du texte, il l'établit, le traduit; il restitue le contexte. Afin d'accomplir cette tâche délicate, il s'appuie sur les autres dialogues, sur l'histoire de la pensée, sur les sources et sur les imitations. Placé à un tournant, l'*Hortensius*, qui illustre le conflit déjà classique entre la rhétorique et la philosophie, appartient au genre protreptique, et il est permis d'admettre comme hypothèse de départ qu'il en adopte les thèmes et les méthodes. Cela même, et des vides que rien ne saurait combler, laissent au reconstruteur d'intimidantes latitudes. Elles n'ont pas découragé M. Ruch. L'auteur «recrée» avec prudence et réserve l'ouvrage disparu, ou plutôt intentionnellement détruit au VIe siècle, car l'*Hortensius* était une lecture dangereuse aux yeux de l'orthodoxie (nous ne sommes pas aussi sûr que M. Ruch que «le hasard n'aurait jamais pu si bien faire les choses», p. 57).

Suivant donc l'ordonnance du protreptique, l'auteur groupe citations et réminiscences en *prooemium*, comparaison entre activité intellectuelles, critique de la philosophie par Hortensius, défense de Cicéron, réplique d'Hortensius et réponse de Cicéron. Les thèmes identifiés sont bonheur, fausses richesses, origine du mal et remède (la philosophie). Malgré la subtilité de l'exégèse et l'abondance du commentaire, l'ensemble reste fragmentaire et, si M. Ruch a bien fait de ne rien forcer, nous estimons qu'une réduction sous forme de résumé-conclusion, eût éprouvé sa reconstruction tout en rendant service à l'historien. Nonobstant des citations et des références contestables quant à leur portée et à leur exacti-

tude (p. 121 – sur César – 131, 137, 141 ...), le livre de M. Ruch est une contribution de poids, puisqu'il dégage de la grisaille un moment capital de la pensée cicéronienne avec ses répercussions chez saint Augustin. Naturellement indispensable à l'étude des traités philosophiques, il sera désormais à utiliser dans l'établissement du texte du *De re publica* qui devra subir, grâce à M. Ruch, une ou deux amputations en faveur de l'*Hortensius*.

Des *indices* (fragments de Nonius, de saint Augustin, etc.), une bibliographie spéciale terminent ce volume bienvenu en ces temps de commémoration. J. Béranger

Milton Valente, S.J.: L'éthique stoïcienne chez Cicéron. Thèse de l'Université de Paris, Librairie Saint-Paul, Paris, et Livraria Selbach, Pôrto Alegre (Brésil) 1956. 433 p.

L'auteur étudie la morale stoïcienne d'après Cicéron : ce qu'il en a retenu, ce qu'il en a rejeté. Une confrontation avec les sources grecques permet le départ entre adjonctions, retranchements, modifications. La méthode, apparemment rigoureuse, l'est moins en réalité, puisque l'état de nos connaissances comporte trop de lacunes pour établir un bilan exact. M. Valente y remédie en groupant autour des grands thèmes stoïciens tout ce qui s'y rapporte, de manière à accumuler le plus de matériaux possible. Cela interdit une présentation des traités dans l'ordre chronologique, chacun d'eux étant considéré dans ses rapports avec tel ou tel sujet. Pratiquement le livre suit la marche inverse de la composition, progressant selon une échelle des valeurs, dont l'échelon supérieur est la vertu que Cicéron a le plus à cœur, la politique. La République et les Lois, pourtant antérieures de dix ans aux œuvres philosophiques, deviennent ainsi le terme de la pensée cicéronienne.

Dans ses exposés sous forme de dialogues, Cicéron ne prend pas parti ; il reste indépendant et personnel. Le stoïcisme qu'il met en scène pour les besoins de la cause, est un stoïcisme idéal, dressé en face des autres systèmes. La difficulté consiste à retrouver sous la terminologie latine, imprécise et fuyante, l'expression de l'original hellénique.

Au-delà des mots, l'étude de la doctrine montre la part considérable réservée à l'éthique dans la vie pratique et dans l'histoire romaine : Rome et ses héros réalisent les valeurs idéales que les philosophes grecs ont bien reconnues, mais laissées inexploitées dans les limites de l'abstraction. Jamais donc l'harmonie n'apparaît totale entre la doctrine du Portique et celle de Cicéron. La première embrasse l'univers, la seconde se restreint à la terre ; l'une est sublime, l'autre simplement humaine.

S'il présente la pensée et la personnalité sous un éclairage particulier et délibérément distinctes de l'expérience politique et quotidienne, ce livre, bien composé, apporte une contribution de valeur aux études cicéroniennes. J. Béranger

Der Briefwechsel des L. Munatius Plancus mit Cicero. Im Auftrag der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft zu Basel anlässlich der 2000-Jahr-Feier der Stadt Basel mit Einleitung, Übersetzung und Kommentar herausgegeben von Gerold Walser. Helbling & Lichtenhahn, Basel 1957. 207 S.

Als Nebenerscheinung des Basler Jubiläums und auch nur dadurch verständlich erscheint diese Zusammenstellung des Briefwechsels zwischen Cicero und Plancus aus den Jahren 44 und 43 v. Chr. mit dem lateinischen Text der Mendelssohnschen Ausgabe und der etwas modernisierten deutschen Übersetzung von Wieland-Gräter. Der Herausgeber steuert weiterhin eine Einleitung bei, die die Biographie des Plancus gibt, zu jedem Brief ferner eine besondere Einleitung, die über Situation und Inhalt berichtet, dazu am Schluß einige sprachliche und sachliche Erläuterungen zu den Briefen und ausreichende bibliographische Hinweise in Einleitung, Erläuterungen und am Schluß. Auf Einzelheiten einzugehen, zu denen wohl einiges zu sagen wäre, ist hier kein Raum. Warum der Brief ad fam. XIII 29 fortgelassen ist, sehe ich nicht ein. Er stammt zwar nicht aus der Zeit der Wirksamkeit des Plancus in Gallien, sondern aus früherer Zeit, ist aber doch für die Bestätigung der alten Familienbeziehungen zwischen Cicero und Plancus von Wert. Ernst Meyer

C. Sallusti Crispi Orationes et epistulae de historiarum libris excerptae a cura di V. Paladini. Adriatica Editrice, Bari 1956. 190 S.

Eine sauber und verständig gemachte Ausgabe mit italienischer Übersetzung, textkritischem Apparat und Kommentar für Schulen und Universitätsseminare. Die Texte werden angemessen in ihre geschichtliche Situation gestellt, manche sprachlichen und sachlichen Probleme gut behandelt. Nicht berücksichtigt ist die Frage, wie sich die erhaltenen Stücke in den Gang der Historien einfügten und welches Sallusts griechische Vorbilder waren. Mit Thukydides allein (der gelegentlich erwähnt wird) kommt man nicht aus. Die farben- und exkursreichen, betont philosophisch reflektierenden Historien des Poseidonios bleiben trotz allem im Spiele. Schade ist, daß der Verfasser immer noch an die Echtheit der Epistulae ad Caesarem glaubt. O. Gigon

Eduard Fraenkel: Horace. Clarendon Press, Oxford 1957.

«I assume that in approaching a real poet it should be our main concern to try to understand his poetry.» So lesen wir im Vorwort dieses dem Corpus Christi College Oxford zugeeigneten Horaz-Buches. Ja, wie sehr diese Worte gerade für Horaz Gültigkeit haben, dessen Kunst anspruchsvoll ist und dessen Gedichte vielleicht heute von festgefahrenen Auffassungen des Schulunterrichtes und der Forschung belastet sind, das zeigt uns Fraenkel mit jener Eindrücklichkeit, die seine interpretatorische Neigung und Fähigkeit im akademischen Unterricht auszeichnet. Und wenn dabei besonders intensiv auch auf die älteren Erklärer bis zurück zu den Humanisten gegriffen wird, so dürfen wir aus diesem Verfahren wohl etwas zur Charakterisierung des Buches gewinnen: an die besten Traditionen unserer Wissenschaft als der umfassenden Texterklärung schließt es an.

Besprochen wird, in ungefährer chronologischer Folge und doch mit der gebotenen Rücksicht auf das Ganze in jeder der vier Gedichtarten und im einzelnen Gedichtbuch, eine größere Zahl der Epoden, Satiren, Oden und Episteln. Mehrmals, vor allem bei den Epoden und Oden, finden wir Gruppen von motivisch verwandten Gedichten zusammengestellt, ein häufiges Hinüber und Herüber innerhalb des Gesamtwerkes und ein Vorwärts und Rückwärts im zeitlichen Ablauf weisen über das Einzelgedicht hinaus, und zu Beginn des Buches zeichnet die kritisch-erläuternde Besprechung der *vita Horati* des Sueton, unter Hinzunahme persönlicher Äußerungen in den Dichtungen selbst, den Rahmen, in dem der Verfasser die nachfolgenden Interpretationen gesehen wissen will.

Der Reichtum des Buches an neuen oder neu gesicherten alten Auffassungen von Gedichten oder Gedichtteilen (genannt sei als einziges Beispiel das *Carmen saeculare*) sowie an Erkenntnis von sachlichen und formalen Einzelheiten (der sorgfältig gearbeitete "general index" S. 455ff. verdient eine Durchsicht, abgesehen vom Gebrauch im Einzelfall) kann hier nur angedeutet werden. Als einen wahrhaft unentbehrlichen Wegweiser haben wir den Fraenkelschen Horaz neben unsere Horaztexte und Horazkommentare zu stellen.

H. Haffter

Ovidius Naso, Die Fasten. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Franz Bömer. Band I: Einleitung, Text und Übersetzung. 299 S. Band II: Kommentar 427 S. Verlag Carl Winter, Heidelberg 1957/58.

In der Einleitung kommen die Probleme der Entstehungszeit und Umarbeitung zur Behandlung, ferner die Stellung der Fasten in der Geschichte der Elegie, Ovids Quellenbenutzung, römische Kalenderfragen sowie die Textüberlieferung. Dem mit kritischem Apparat ausgestatteten lateinischen Text ist eine Übersetzung in Prosa beigegeben; der reiche, aber in knapper Form gehaltene Kommentar erläutert neben sprachlichen und stilistischen Erscheinungen vor allem die sagen- und kultgeschichtliche Überlieferung, die in den Fasten gestaltet ist.¹ Der Wert dieses verdienstvollen Werkes wird noch erhöht durch die umfassende Berücksichtigung der modernen Literatur sowie durch den reichen Namen-, Wort- und Sachindex.

F. Wehrli

L. Iuni Moderati Columellae opera quae exstant recensuerunt Vilelmus Lundström et Åke Josephson. Fasc. V rei rusticae libros VIII et IX continens. Eranos' Förlag, Upsaliae 1955.

Mit dem vorliegenden Faszikel wird die von Lundström begonnene große kritische Ausgabe (1897–1940) des Columella fortgesetzt. Zu gleicher Zeit hat Josephson, der neue Herausgeber, in seiner Schrift 'Die Columella-Handschriften' (Uppsala Universitets Årsskrift 1955, 8; Uppsala/Wiesbaden) die Überlieferungsgeschichte umfassend dargestellt. Edition und Studie betreten weitgehend Neuland und verdiensten ebenso sehr unsernen Dank wie unsere lebhafte Anerkennung. Für alles Einzelne sei verwiesen auf die ausführliche Rezension von W. Richter, *Gnomon* 29 (1957) 347ff. (zu beiden Arbeiten; vgl. denselben Rezessenten, *Gnomon* 28 [1956] 44ff., zum heute einzige käuflichen vollständigen Columella-Text in The Loeb Classical Library). Daß die Studie über die Handschriften eine ganze Reihe von Feststellungen zur Sprache abwirft und diese in den Indices sorgfältig aufführt, versteht sich bei einem schwedischen Forcher und Schüler Svenssons von selbst; in die Einleitung eingefügt (S. 13–15) sind einige Andeutungen über den Prosarhythmus bei Columella und über den vom Verfasser geübten Verzicht auf die Verwendung der Klauseln als eines textkritischen Kriteriums.

H. Haffter

Nachschrift bei der Drucklegung: Im Juni dieses Jahres ist Dr. Åke Josephson, Privatdozent an der Universität Uppsala, im Alter von nur 39 Jahren gestorben. Damit ist die kritische Columella-Ausgabe von neuem verwaist.

H. H.

Gilbert Bagnani: Arbiter of Elegance. A Study of the Life and Works of C. Petronius. University of Toronto Press 1954. XI, 91 S.

Im ersten der drei in dem Bändchen enthaltenen Essais behandelt B. die viel erörterte Frage der Abfassungszeit des Satiricons. Mit Recht schließt er sich der Ansicht derer an, die Petronius für einen Zeitgenossen Lucans halten; aber sein Versuch, das Satiricon zu datieren (es soll aus Anlaß der Neronia des Jahres 60 zur Unterhaltung Neros und seiner *pauci familiares* verfaßt sein), beruht auf derart unsicheren und, wenn nicht geradezu unrichtigen, so zum mindesten unbeweisbaren Voraussetzungen, daß er niemanden überzeugen wird. Der zweite Essai (der offenbar den Plural *Works* im Untertitel von Bagnanis Büchlein zu rechtfertigen hat) erinnert leider stark an Léon Herrmanns Pseudokritik. Hatte Herrmann die Apocolocyntosis für eine Schrift des Phaedrus erklärt, so möchte B. sie nun dem Petronius zuschreiben. Der dritte Essai bietet eine phantasievolle, buchstäblich aus dem Nichts konstruierte Schilderung von Petrons Leben und Bildungsgang – bunt und schillernd wie eine Seifenblase, aber auch ebenso nichtig und substanzlos. Die drei Essais leiden alle mehr oder weniger daran, daß die Grenzen zwischen den quellenmäßig belegten Tatsachen und den luftigen Hypothesen des Verfassers verwischt sind. B. scheint seine Absicht mehr auf eine feuilletonistisch flotte und geistreiche Darstellung gerichtet zu haben als auf Vertiefung in die schwierigen Probleme der Petronforschung; für die Wissenschaft ist das seichte Werklein ganz unergiebig.

Konrad Müller

Alf Önnerfors: Pliniana. In Plinii maioris naturalem historiam studia grammatica semantica critica. Almqvist & Wiksell, Upsaliae 1956.

«La mode est à Pline l'Ancien», schreibt J. André in seiner Besprechung der vorliegenden Schrift (REL 34 [1956 bzw. 1957] 352). Und Plinius hat es nötig, daß man sich mit ihm beschäftigt, mit seinem Text, der uns noch nicht in einer modernen umfassend-kritischen Ausgabe greifbar ist, und mit seiner Sprache und seinem Stil, die wir noch nicht genügend kennen, was wir aber tun sollten, um die Latinität des ersten kaiserzeitlichen Jahrhunderts ganz zu verstehen; das einst von Norden (Die antike Kunstprosa I 318 A 1) mit Recht gelobte und neuerdings wieder im Buchhandel aufgetauchte Büchlein von J. Müller, Der Stil des älteren Plinius (1883; mit einem Kritisch-exegetischen Anhang) ist, auch nach dem guten Überblick von Kroll (RE 41. Halbbd. [1951] 436ff.), noch keineswegs veraltet. Wie sehr aber gerade bei der Naturalis Historia Textherstellung und Kenntnis der Sprache für uns eng verbunden sein müssen, hat kürzlich R. Hanslik in seinem Forschungsbericht bemerkt (Anzeiger für die Altertumswissenschaft 8 [1955] 195ff.). So kommt denn eine Arbeit wie die von Önnerfors, einem Schüler von Svennung, die die Bezeichnung 'critica' in ihrem Titel mitenthält, sehr willkommen. Die Kapitel, von denen ein jedes aus einem Mehr oder Minder von sinnvoll ausgewählten Einzelproblemen besteht, benennen sich wie folgt: I De stilo Pliniano (der kurze Abschnitt über den Klauselrhythmus S. 58–61 zeigt eine ähnliche Skepsis, wie sie wenig früher Josephson, Die Columella-Handschriften 1955, für Columella geäußert hat); II Semantica (hier geht die Behandlung mehrfach über den Rahmen der Nat. Hist. hinaus, um die ganze Latinität zu berühren, z. B. beim Verbum *quire*, dem eine kleine Monographie gewidmet ist); III Syntactica varia (von besonderem Interesse das zum Gebrauch des Partizipiums Gesagte); IV Critica (von der Textkritik wiederum auf Sprache und Metrik zurück weist die aufschlußreiche Erörterung des Typus *decoquereque*, d. h. die Abneigung, die Partikel *-que* an ein kurzes *-e* anzuschließen). Stilistische Unterschiede zwischen den früheren und den späteren Büchern des Werkes oder eine stilistische Entwicklung des Autors (zum Prinzipiellen vgl. Löfstedt, Syntactica II 275) finden wir bei Önnerfors nirgends festgestellt, und man wird die Chance für solche Beobachtungen bei Plinius für gering erachten, wenn sie auch, wie der Thesaurus ling. Lat. unter *haud* (2559, 8f.) vermuten läßt, nicht ganz von der Hand zu weisen ist. Zu mannigfacher Belehrung hinzu nimmt der Leser interessiert die Mitteilung entgegen (S. 153 A 1), daß wir von Hanslik, bisher bekannt unter anderm durch editorische Tätigkeit im Wiener Corpus der Kirchenväter, in absehbarer Zeit eine neue Ausgabe der Naturalis Historia erwarten dürfen.

H. Haffter

P. Cornelii Taciti libri qui supersunt, post Halm-Andresen octavum ed. Ericus Koestermann. Tom. II fasc. 2: *Germania, Agricola, Dialogus de oratoribus. Bibliotheca Script. Graec. et Rom. Teubneriana.* Lipsiae 1957.

Text und Apparat lassen erkennen, daß der Herausgeber wiederum bemüht war, die Edition mit den Fortschritten der Forschung in Übereinstimmung zu halten. Prinzipiell hat sich hierin gegenüber der 7. Auflage nichts geändert. Was sich darüber hinaus neu darbietet, das sind die Erweiterungen im Beiwerk, so wie dies in den Teubnertexten der Nachkriegs-

jahre üblich geworden ist. Erwünscht der Index nominum; ob mit solcher Ausführlichkeit in den ausgeschriebenen Stellen und Umständlichkeit der Verweise, bleibt zu fragen. Zu begrüßen die nunmehr regelrechte Praefatio. Dasselbe mag gelten für die 13 Seiten umfassende bibliographische Übersicht über die Ausgaben und die Sekundärliteratur (beim Abschnitt 'Commentationes et dissertationes', wo die Literatur zur germanischen Frügeschichte der sachlichen Rahmen einseitig ausdehnt, hätte sich vielleicht eine Aufteilung nach den drei Werken empfohlen). Bei all dem ist uns aber ein Wunsch noch nicht erfüllt, den schon ein Rezensent der 7. Auflage mit Recht vorbrachte: «den dringenden Wunsch ..., daß zum mindesten für alle direkten Zitate des Textes ... jeweils die Stelle nachgewiesen wird» (Güngerich, *Gnomon* 1951, 48). Schließlich: wer die Schicksale der *Bibliotheca Teubneriana* als ein Stück Geschichte unserer Wissenschaft ansieht, der wird über das doppelte Titelblatt nicht hinwegblättern ohne bemerkt und bedacht zu haben, daß die Verantwortung für die Textreihe nun nicht mehr beim Verlagshaus, sondern bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin und ihren Organisationen liegt.

H. Haffter

Karl Büchner: Humanitas Romana, Studien über Werke und Wesen der Römer. Winter Universitätsverlag, Heidelberg 1957. 356 S.

Der Haupttitel verrät die tiefere Absicht des Buches: Das Römercum soll nicht nur als Mittel formaler Bildung, sondern als geistige Welt erwiesen werden, die neben dem Griechentum besondere Prägung und eigenen Wert besitzt. Diesem gemeinsamen Ziel dienen die im vorliegenden Band zusammengestellten Vorträge, die Autoren der verschiedenen Epochen der lateinischen Literatur zum Thema haben: Naevius, Terenz, Lukrez, Catull, Horaz, Ovid, Tacitus. Teilweise ist dabei der Rahmen der Betrachtung sehr weit gespannt. So führt eine vergleichende Studie über die Darstellung der Pest von Thukydides und Lukrez zu Montaigne und Camus. Oft bildet die Auseinandersetzung mit älterer und neuerer philosophischer Literatur den Ausgangspunkt der Behandlung, wobei das Eigene, das der Verfasser zu geben hat, nicht immer gleich wesentlich ist. Eine Sonderstellung, schon dem Umfang nach, nimmt der letzte Abschnitt ein, der in zusammenfassender Schau versucht, das Spezifische des Römercums zu begreifen. Besonders gelungen ist darin – auf den Spuren von Richard Heinze – eine Herausstellung der römischen Lebensbegriffe.

Das neue Buch Karl Büchners bildet seinem Inhalt nach eine willkommene Ergänzung und teilweise Vertiefung der unlängst bei Kröner erschienenen Literaturgeschichte desselben Verfassers. Die Art der Behandlung hält die wohl ausgewogene Mitte zwischen streng philosophischer Herausarbeitung der Probleme und allgemein verständlicher Darstellung. Damit ist vor allen den Bedürfnissen des altsprachlichen Unterrichtes gedient, dessen Eigenart und Schwierigkeit ja gerade in dieser Mittelstellung liegt. Hier seinen Beitrag zu leisten, ist denn auch die Absicht des Verfassers der 'Humanitas Romana', der sein Buch dem humanistischen Gymnasium widmet.

Ernst Gegenschatz

Luigi Polacco: Il volto di Tiberio. Saggio di critica iconografica. Accademia Patavina di scienze, lettere e arti. «L'Erma» di Bretschneider, Rom 1955. XIII und 207 S., 42 Taf.

Das Buch ist kein Roman, wie der Titel vermuten lassen könnte, sondern eine auf selbständiger Forschung und sorgfältigster Arbeit beruhende Ikonographie des Tiberius. Nach einer einsichtsvollen «Premessa» über Grundsätze der Methode folgt als erstes Kapitel die Auswertung der literarischen Überlieferung über die äußere Erscheinung des Kaisers. Die Kritik wendet sich einseitig gegen Tacitus und übersieht, daß physiognomische Angaben auch sonst weitgehend durch das literarische Typenbild bestimmt werden (vgl. Couissin, REL 31 [1953] 234ff.). Als methodisch unbedingt richtig muß anerkannt werden, daß P. sich bemüht, den Quellenwert der Münzbildnisse auszuschöpfen, und es dabei nicht verschmäht, sich den Rat des Numismatikers Ulrich-Bansa zunutze zu machen. Dennoch erscheinen auf den Tafeln degenerierte Prägungen, deren Eliminierung zur Aufgabe gehört hätte. Die Arbeit, wie sie Alfoldi für Cäsar geleistet hat (zuletzt Antike Kunst 2 [1959] H. 1) bleibt für Tiberius – und die meisten Kaiser des 1. Jahrhunderts – noch zu leisten übrig. So scheint dieses Fundament, auf dem die folgende Scheidung und Datierung der freiplastischen Bildnistypen weitgehend abgestützt werden, noch nicht tragfähig genug, und es ist fraglich, ob es im Falle des Tiberius die ihm zugedachte Aufgabe überhaupt wird erfüllen können. Sechs Haupttypen und vier Varianten solcher sind es, auf die P. die ihm bekannten plastischen Porträts aufteilt. Denjenigen, die sich dieser Ordnung nicht fügen wollen, spricht er die Berechtigung, den Namen des Kaisers zu tragen, ab, in einigen Fällen evidentemora zu Unrecht (S. 181ff. z. B. Nr. 2 und 9). Erscheinungen, die das System zu stören drohen, werden als Kontaminationen verschiedener Typen erklärt. Nimmt man die vom Verfasser nicht beachteten Bildnisse hinzu, wie die wichtige Statue mit – zu großer!

— corona civica in Vaison (Espérandieu 3, 1748; Photo Marburg 44646—8), den vorzüglichen Kopf in Neapler Privatbesitz (Fuchs, Pantheon 20 [1937] 270ff.), den der Sammlung Fett in Oslo (Kunst og Kultur 36 [1953] 197) und andere mehr, so verfestigt sich der Eindruck, daß die Typisierung des Herrscherbildes hier noch nicht in so rigoroser Weise durchgeführt ist wie im 2. Jahrhundert, und die Porträts des Caligula, Nero und noch der Flavier bestätigen ihn. Daher röhrt die Unsicherheit in der Benennung vieler Kaiserköpfe des 1. Jahrhunderts, während im 2. Jahrhundert nur in Ausnahmefällen Zweifel möglich sind. Und diese Erscheinung muß ihrerseits mit der noch weiterwirkenden griechischen Auffassung über die Freiheit des Kopierens zusammenhängen.

H. Jucker

Giovanni Vitucci: Ricerche sulla praefectura urbi in età imperiale (sec. I-III). Bretschneider, Rom 1956. 124 S.

Die Schrift behandelt vor allem nach historischen Gesichtspunkten (im Gegensatz zu dem sonst neuesten, wesentlich rechtshistorischen Artikel von Sacher in der RE Bd. XXII Nachträge 2502ff.) die Stadtpräfektur Roms in der Kaiserzeit nach Entstehung, geschichtlicher Entwicklung, Stellung und Aufgabenkreis und gibt am Schluß ein neues Verzeichnis der bekannten praefecti urbi mit der nötigsten Literatur. In der Diskussion umstrittener Probleme ist V. wohl mehrfach unklar und wenig überzeugend, wie er sich z. B. besonders anzuverkennen sträubt, daß es im 1. Jahrhundert n. Chr. normal nur 3 cohortes urbanae gab und diese zudem im 1. und 2. Jahrhundert nur 500 Mann stark waren (dazu zuletzt Durry, RE XXII 1613f.), und dafür die offensichtlich anachronistische und nur für seine eigene Zeit geltende Angabe bei Dio Cassius (55, 24, 6), es habe 4 cohortes urbanae zu je 1500 Mann gegeben, zu retten sucht.

Ernst Meyer

Eusebius Werke, 7. Band: Die Chronik des Hieronymus. Herausgegeben und in 2. Auflage bearbeitet im Auftrage der Kommission für spätantike Religionsgeschichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin von Rudolf Helm. Akademie-Verlag, Berlin 1956. 455 S.

Die Gesamtausgabe des Eusebius, in welche die Neuauflage von R. Helms Chronik des Hieronymus von der Berliner Akademie einbezogen worden ist, bildet einen Teil ihrer monumentalen Sammlung der griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte (vgl. Mus. Helv. II [1954] 199f.).

Die beiden Bände der ersten Auflage des Hieronymus sind jetzt in einem einzigen zusammengefaßt, und die Wiedergabe des handschriftlichen Manuskripts ist dabei durch Drucktypen ersetzt worden, was erlaubt hat, den kritischen Apparat unmittelbar unter den lateinischen Text zu setzen. Eine neue Numerierung von Seiten und Zeilen gegenüber der ersten Auflage konnte dabei erfreulicherweise vermieden werden. Inhaltlich weisen Text, Apparat und Register nur geringfügige Neuerungen auf, dagegen hat die Überarbeitung der Einleitung zu einer Kürzung geführt.

F. Wehrli

A. E. Wilhelm-Hooijbergh, Peccatum, sin and guilt in ancient Rome. Verlag J. B. Wolters, Groningen 1954. 125 S.

Die unter der Leitung von H. Wagenvoort entstandene Arbeit will den spezifischen Sinn von *peccatum* und verwandten Begriffen (*culpa, error* u. dgl.) herausarbeiten und hat zu diesem Zweck ein umfangreiches Stellenmaterial zusammengetragen. Leider fehlt etwas eine klare Einsicht in die drei Prinzipien, die allein eine solche Begriffsuntersuchung förderlich machen können: 1. Die saubere Umschreibung der gemeinten Sache. Gerade im Begriffsfeld Sünde-Schuld-Schuldbekenntnis usw. ist eine solche Präzision doppelt notwendig: wenn diese fehlt und es sich überdies herausstellt, daß die Bedeutung der Begriffe im Holländischen, Englischen, Französischen und Deutschen (um nur die von der Verfasserin berücksichtigten Sprachen zu nennen) keineswegs dieselbe ist, so ergibt sich eine lästige Verwirrung. 2. Die Beachtung der Chronologie. Es geht nicht an, Plautus, Cicero und Ovid, Cato Censorius und Juvenal einfach nebeneinander zu stellen. 3. Bei den meisten, ja bei allen derartigen Begriffen im Latein ist das griechische Element von vornherein mitbeteiligt. Eine Schicht des Latein, die von griechischen Einflüssen frei wäre, ist mit unsrern Mitteln überhaupt nicht zu fassen. Dementsprechend kann eine solche Untersuchung mit Erfolg gar nicht geführt werden, wenn nicht zuvor klar ist, mit welcher Skala griechischer Begriffe faktisch oder möglicherweise im Hintergrund gerechnet werden muß. Mit gelegentlichen Hinweisen auf griechische Worte ist es nicht getan.

Ganz allgemein wird sich die Frage stellen, ob nicht Begriffsuntersuchungen bei solchen Wörtern von problematischem Werte sind, wo man von vornherein mit einer großen, nuancenreichen und diffusen Bedeutungsbreite rechnen muß. Bei dieser Arbeit liegt die Frage nahe,

zumal da die Verfasserin das interessanteste Problem, das Eindringen der christlichen Kategorien, zu wenig herausgearbeitet hat. Als Materialsammlung hat das Buch indessen seinen Nutzen.

O. Gigon

Herbert Holtoff: Grundzüge der römischen Metrik. Verlag Moritz Diesterweg, Frankfurt a.M. / Berlin/Bonn 1956. 69 S.

Diese Einführung, in der schon eine flüchtige Benutzung da und dort und nochmals dort auf Unrichtiges, Mißverständliches und Widersprüchliches in Inhalt und Darstellung stößt, genügt nicht nur keineswegs den Ansprüchen, die das Vorwort und die gelegentlichen (zum Teil nicht recht passenden) gelehrt Exkurse zu erkennen geben, sondern hätte überhaupt nie gedruckt werden dürfen. Schade, denn für den gymnasialen Unterricht mag ein Abriß der römischen Metrik, kürzer als die treffliche Darstellung von Crusius-Rubenbauer, erwünscht sein, und das in dem vorliegenden Heft zutage tretende Bestreben, mit der metrischen Kunst der Dichter zugleich auch andere Formelemente zu würdigen, hätte bei sinnvoller Durchführung des Ganzen auch über das Gymnasium hinaus Interesse finden können.

H. Haffter

Michel Burger: Recherches sur la structure et l'origine des vers romans. Librairie E. Droz, Genève und Librairie Minard, Paris 1957. 188 S.

Das Buch ist ein bemerkenswerter Beitrag zur Geschichte der Entstehung der romanischen Versmaße aus den lateinischen und damit zur Frage nach dem Verhältnis der vulgärsprachlichen Dichtung zur römischen und mittellateinischen. Im 1. Teil werden die wichtigsten romanischen Versmaße des Mittelalters beschrieben, im 2. Teil der Wandel vom quantifizierenden zum akzentuierenden Vers dargestellt. Diesen sieht der Verfasser als natürliche Folge des Sprachwandelns sich allmählich vollziehen. Die romanischen Metren sind gewachsen, nicht entlehnt (dies gegen Spanke u. a.). Nach dem Vorbild der historischen Grammatik und der gattungsgeschichtlichen Methode Jeanroys schließt er aus dem Vergleich aller romanischen Literaturen des Mittelalters auf gemeinromanische Formen (dies gegen Ph. A. Becker), die sich schon in vorkarolingischer Zeit herausgebildet hatten, in der nicht erhaltenen Volksdichtung weiterlebten und Ende des 11. Jahrhunderts von der neu erblühenden Epik und Lyrik übernommen wurden. Die Fülle des verarbeiteten Stoffes und dessen sorgfältige kritische Wertung geben den Argumenten Gewicht. Die Thesen werden ohne Überspitzung klar herausgestellt.

S. Heinemann

Mitteilungen

Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

Oscar Landau, *Mykenisch-griechische Personennamen* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia VII). Almqvist & Wiksell, Stockholm 1958. 305 S.

R. A. Gauthier et J. Y. Jolif, *Aristote, L'Ethique à Nicomaque.* Tome I: Introduction et traduction. Publ. Universitaires de Louvain 1958, 323 S.

Ingemar Düring, *Aristotle in the ancient biographical tradition* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia V). Almqvist & Wiksell, Stockholm 1958. 490 S.

Fritz Wehrli, *Die Schule des Aristoteles IX, Phainias von Eresos, Chamaileon, Praxiphanes.* B. Schwabe, Basel 1957. 115 S.

Gabriele Giannantoni, *I Cirenaici.* Sansoni, Firenze 1958, 520 S.

Jean Hubaux, *Rome et Véies, recherches sur la chronologie légendaire au moyen âge romain* (Bibl. Fac. et Lettres Univ. Liège Fasc. 145). Belles Lettres, Paris 1958, 406 S.

Piero Meloni, *L'amministrazione della Sardegna da Augusto all'invasione Vandalica.* L'Erma di Bretschneider, Roma 1958. 314 S.

Harald Hagendahl, *Latin fathers and the classics* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia VI). Almqvist & Wiksell, Stockholm 1958. 424 S.

Festschrift Ernst Kapp zum 70. Geburtstag. M. v. Schröder-Verlag, Hamburg 1958. 144 S.

